# La stratégie cartographique des métaphores du cyberespace à la géolocalisation de l'action

En étudiant l'évolution récente des procédés de réagencement des dispositifs techniques et juridiques, des formes d'investissement et de mobilisation des acteurs, de mise en forme d'une esthétique qui puise ses racines dans des expérimentations passées, nous avons voulu nous débarrasser d'une tentation fréquente. Celle-ci consiste à réifier ces trois instances que sont l'art, la technique et la politique pour les inscrire dans des sphères d'action et de représentations autonomes, séparées les unes des autres.

Pour dépasser les limites, sinon les contradictions, propres à chacun de ces univers (la question de la représentation en politique, celle de l'œuvre et de l'artiste dans l'art, et celle de l'autonomisation de la technique), nous avons montré, au-delà d'une conception purement instrumentale de l'objet, comment chacun de ces champs spécifiques pouvait servir de ressource, à la fois pratique et théorique, pour resignifier l'autre. Comment, à travers la notion de *strategic software*, la technique resignifiait la politique et tentait d'expérimenter des voies de sortie du dilemme de la représentation. Comment l'art et l'ensemble des procédés esthétiques étaient mobilisés pour resiginifer la technique (esthétique du code) ou la politique (notion de performance).

Cette perception réifiée d'Internet comme une sphère d'action et de représentation autonome est probablement aussi vieille que le réseau lui-même. On en trouve même d'ailleurs quelques traces dans l'utopie vidéo des années soixante avec la notion de "vidéosphère", imaginée par Gene Youngblood d'après travaux de Teilhard de Chardin sur la "noosphère[499]". Malgré les nombreuses critiques adressées à cette notion dont les racines spiritualistes ne font aucun doute, il nous apparaît qu'elle reste particulièrement prégnante dans la perception courante de ce qu'est le Net. S'il est désormais exclu, pour beaucoup de chercheurs et d'acteurs, d'y avoir recours, il n'en reste pas moins que l'idée, contraire à toute conception performative du Net, qu'il pourrait exister une sphère spécifique de circulation ou

de coopération entre des idées ou des cerveaux, est très largement empreinte de cette idéologie spiritualiste.

C'est la raison pour laquelle nous allons nous attacher à déconstruire cette notion en utilisant notamment les travaux de Patrice Flichy sur *L'imaginaire d'Internet*[500]. Dés-autonomiser l'art, la technique et la politique en montrant comment ces champs s'articulent et se resignifient les uns par rapport aux autres est en effet une condition nécessaire pour rendre compte de ce que sont en train de mettre en œuvre les activistes du réseau. Mais cette condition n'est pas suffisante : il faut aussi dés-autonomiser le réseau lui-même pour montrer en quoi il peut avoir de l'influence sur la politique en général. L'objet de ce travail n'est pas de reprendre un vieux débat, à bien des égards, dépassé avec des penseurs comme Pierre Lévy[501], mais plutôt de "traquer" la tentation de penseurs plus contemporains qui, souvent par méconnaissance des procédés et des dispositifs à l'œuvre, se fient à ces représentations simplistes. Décider qu'il existe une sphère d'action autonome qui se définirait par un type d'agir orienté de manière injonctive (la coopération par exemple), n'est-ce pas céder un peu vite à la facilité ? Mais c'est aussi prendre le risque de passer à côté d'une des clés d'interprétation de l'apport d'Internet dans les mouvements sociaux contemporains et se priver du même coup d'un levier d'action politique qui peut se révéler particulièrement efficace.

Dès lors que nous avons mis en évidence l'ensemble de ces procédés et leur articulation les uns par rapport aux autres, il apparaît nécessaire de donner une représentation du Web tel qu'il apparaît sous cet éclairage. Fond, forme, dispositifs et acteurs du médiactivisme ne sont pas des instances séparées, mais doivent être pensés globalement dans leur articulation comme des machines hybrides et complexes qui convergent dans leur réflexion et leur pratique pour définir un espace stratégique d'action politique. Dans ces conditions, comment qualifier un espace en devenir s'il se reconfigure constamment et s'il est le lieu d'un travail d'expérimentation foisonnant et non hiérarchisé, mené tant sur le plan technique que sur les plans politique ou esthétique ? S'agit-il par exemple d'une "agora électronique" dans laquelle se rassembleraient les citoyens d'une cité virtuelle pour y discuter des affaires de la cité ? Ce serait donner à Internet une forme unifiée qu'il n'a pas réellement et oublier du même coup

[499] TEILHARD DE CHARDIN, Pierre. *Le phénomène humain*. Paris : Seuil, 1955

[500] FLICHY, Patrice. *L'imaginaire d'Internet*. Paris : La Découverte, 2001

que les procédures ne sont pas stabilisées, mais en perpétuelle recherche d'elles-mêmes. Ce serait aussi oublier qu'Internet n'est pas à proprement parler un espace public rationnel comme pourrait le définir Habermas, c'est-à-dire comme le lieu d'une :

"discussion publique sans entrave et exempte de domination, portant sur le caractère approprié et souhaitable des principes et des normes orientant l'action à la lumière des répercussions socio-culturelles et des sous-systèmes d'activité rationnelle par rapport à une fin qui sont en train de se développer. Une communication de cet ordre à tous les niveaux de la formation de la volonté publique et à laquelle serait restitué son caractère politique, voilà le seul milieu duquel il est possible d'envisager quelque chose qui mérite de s'appeler "rationalisation'[502]".

Pour être plus précis, il conviendrait plutôt de considérer Internet et ses différents "avatars" dans la réalité, la mobilité par exemple, comme un espace performatif dans lequel l'action s'accomplit au moment même où elle est dite. C'est ce que confirme par exemple l'analyse menée par Nicolas Benvegnu sur le rapport entre le *Manifeste du Web Indépendant* et la création du logiciel SPIP. Ce manifeste est rédigé en 1996 par un collectif de *webmasters* qui décident d'exprimer leur opposition à une conception consumériste d'Internet et à toute forme de régulation stricte du Net. Il exhorte les utilisateurs à prendre conscience de leur rôle primordial sur l'Internet et affirme que la pédagogie, l'information, la culture et le débat d'opinion sont le seul fait des utilisateurs, des *webmestres* indépendants et des initiatives universitaires et associatives[503]. Pour ne pas en rester à une stricte dimension revendicative, ce collectif décide de créer un site web, baptisé *Uzine* qui combine deux orientations : celle de concevoir Internet comme un support et un objet d'engagement et celle de créer un journal en ligne dont les contributions peuvent être proposées par tous les internautes. Pour réaliser un tel projet, les créateurs d'*Uzine* ont été amenés à développer une application spécifique, SPIP*, dont la première version a été diffusée à la fin de l'été 2001. Cet exemple illustre, d'après Nicolas Benvegnu le caractère performatif des expérimentations menées sur Internet dans le domaine de la création d'outils techniques. :

---

[501] LÉVY, Pierre. *L'intelligence collective. Pour une anthropologie du cyberespace*. Paris : La Découverte, 1995

[502] HABERMAS, Jürgen. *La technique et la science comme idéologie*. Paris, Gallimard, 1973

[503] BLONDEAU, Olivier. "La technique comme prétexte à une réflexion sur un renouvellement de la démocratie et de la pratique militante. Formats et procédure du débat public sur Internet". In JOY, Jérôme, ARGUELLO, Sylvia (dir.). *Logs. Micro-fondements d'émancipation sociale et artistiques*. Paris : Edition de lére, 2005

"L'intérêt d'une telle approche dans le cas des choses ici étudiées, des logiciels informatiques qui s'inscrivent dans des projets de discussion publique, c'est de ne plus simplement les concevoir comme de simples vecteurs de la discussion sur l'espace particulier qu'ouvre Internet, mais également comme de véritables épreuves, à mettre en relation avec des discours, qui performent ces derniers et visent à rendre effectifs des projets[504]".

Considérer Internet comme un espace performatif n'implique pas seulement de se débarrasser de toute référence à une agora virtuelle fondée sur une conception rationnelle du débat public. Elle implique plus largement de se débarrasser, dans le même mouvement, de toutes les conceptions qui réifieraient cet espace comme un espace autonome, séparé de la "réalité". Ce projet est aujourd'hui d'autant plus à l'ordre du jour qu'il s'inscrit à un moment, nous l'avons montré plus haut, où la frontière entre "la vie réelle" (*real life* pour reprendre une expression du monde de l'Internet) et Internet est en train de devenir extrêmement poreuse. Passer en effet du paradigme de l'utilisateur stationnaire "en chambre" à un utilisateur mobile de plein-air, c'est avant toute chose "dé-autonomiser" Internet, perçu comme une sphère d'action à part entière.

Il est d'ailleurs remarquable que de plus en plus les médiactivistes, comme les internautes en général, commencent à avoir comme préoccupation essentielle de se situer d'une part géographiquement sur des cartes du monde en utilisant les interfaces de géolocalisation (notamment *Google Maps*[505]), et d'autre part d'essayer de tisser, de *mapper*, pour utiliser un anglicisme, des "réseaux sociaux". Comme le dit Lev Manovich : "Chaque point dans l'espace a une coordonnée GPS[506] qui peut être retrouvée par un récepteur GPS[507]".

---

[504] BENVEGNU, Nicolas. "Le débat public en ligne. Eléments sur l'équipement d'une démocratie dialogique". Contribution au VIII[e] Congrès de l'Association Française de Science Politique. Lyon, 2005

[505] Voir le site *Google Maps*. Disponible en ligne sur : http://maps.google.com/ [consulté le 6 mars 2006]

[506] GPS : Le *Global positioning system* (plus connu sous son sigle GPS), est le principal système de positionnement par satellite au monde. Il a été mis en place par le Département de la Défense des États-Unis et permet de connaître sa position n'importe où au voisinage de la surface de la terre, en mer, dans l'air ou dans l'espace.

[507] MANOVICH, Lev. *The Poetics of Augmented Space: Learning from Prada.* 2004. Disponible en ligne sur : http://www.manovich.net/DOCS/augmented_space.doc [consulté le 15 décembre 2005]

## *A - Sortir de la noosphère*

Malgré le caractère très controversé de ce penseur, Teilhard de Chardin a profondément influencé, avec sa notion de "noosphère", la vision que l'on pouvait avoir d'Internet. Rappelant les propos d'une journaliste américaine de *Wired* qui disait que "Teilhard a vu l'émergence du Net plus d'un demi-siècle avant son arrivée[508]", Patrice Flichy explique que Teilhard de Chardin fait partie des visionnaires dont les travaux ont structuré bon nombre des représentations à la fois endogène et exogène d'Internet. Pour se donner une idée de la popularité de ce concept, il suffit d'effectuer une recherche rapide dans un moteur de recherche sur Internet. On s'aperçoit que ce terme apparaît dans 32 000 pages parmi celles qui sont repérées par Google. Que l'on s'inscrive soit dans son prolongement, soit dans une posture critique à son égard, il est difficile d'échapper aux représentations qu'il a suscitées et qui, pour l'essentiel considèrent Internet comme un espace autonome, objet de désir ou de répulsion. "Agora électronique" ou "village global" d'un côté, "cyberespace", "rhizome@Internet[509]" ou "fluidosphère[510]" de l'autre sont autant de métaphores qui, plus ou moins volontairement, contribuent à réifier la représentation même que l'on peut se faire d'Internet et, dans le même mouvement, à le replier sur lui-même.

### 1) Noosphère et front pionnier

La notion de "noosphère" se fonde sur une approche théologique qui tente de montrer comment l'Homme va pouvoir atteindre le degré supérieur de son humanité et réaliser sa fusion avec Dieu. Pour Teilhard de Chardin, l'Homme, lorsqu'il est apparu sur terre, était semblable aux autres animaux, à cette différence qu'il avait la capacité, encore endormie, dit-

[508] FLICHY, Patrice. *L'imaginaire d'Internet*. op. cit

[509] HAMMAN, Robin. *Rizhome@Internet. Using the Internet as an example of Deleuze and Guattari's "Rhizome"*. Mai 1996. Disponible en ligne sur : http://www.socio.demon.co.uk/rhizome.html. [consulté le 15 décembre 2005]

[510] CLEAVER, *Harry*. *Computer-linked Social Movements and the Global Threat to Capitalism*. Austin, 1999. Disponible en ligne sur : http://www.eco.utexas.edu/faculty/Cleaver/polnet.html. [consulté le 15 décembre 2005]

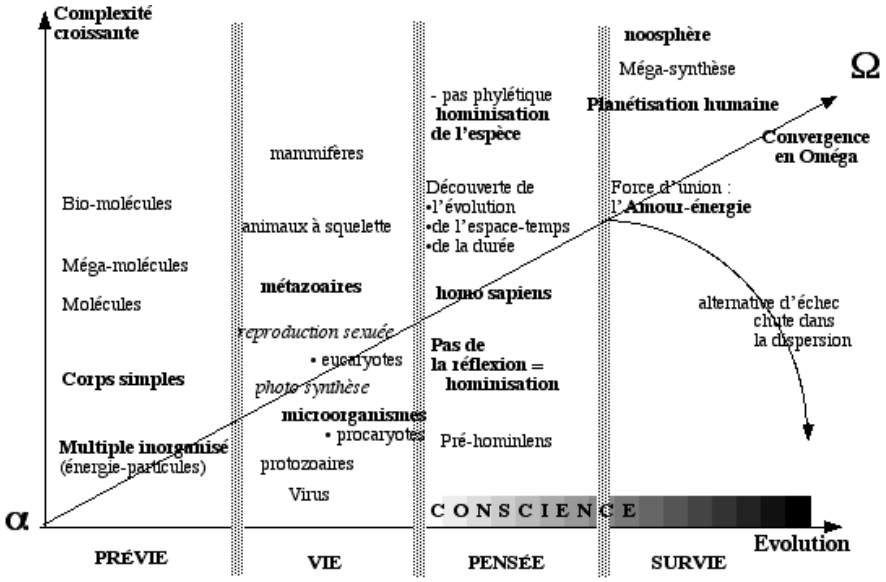
il, de réfléchir. Dans le stade d'hominisation, les premiers hommes avaient en latence un cerveau capable de réfléchir, mais un système nerveux encore primitif. À l'aube de l'Âge Néolithique, l'Humanité a commencé à se rassembler en formant une ligne convergente sur la Terre ; le groupement est devenu nécessaire. Cette condition favorable a encouragé l'Homme à faire "le Pas de la Réflexion". C'est à ce moment qu'est apparue une nouvelle sphère, au-dessus de la "Biosphère" : la "Noosphère". Cette sphère pourrait, d'après Teilhard de Chardin se représenter comme une membrane informationnelle enveloppant la planète.

"À la différence des "simples" animaux, (...), l'Homme, lui, depuis les premières traces d'outils et de feu que nous connaissions, n'a jamais cessé (par jeu d'artifices planés et d'aménagements sociaux) de tisser peu à peu, par-dessus la vieille Biosphère, une membrane continue de Pensant tout autour de la Terre : la Noosphère[511]".

À ce processus de la création d'une nouvelle enveloppe planétaire formée tout entière par l'ensemble de la pensée humaine, Teilhard de Chardin donne le nom de la "Noogénèse". Le résultat de la Noogénèse est donc la Noosphère, une couche plus mûre, épanouissante et définitive, faite par l'ensemble de la pensée de l'Homo Sapiens. Elle est ouverte à toute modification subtile, depuis l'étage primitif jusqu'à ce qu'elle puisse abriter toutes les connaissances humaines, toutes les idées et technologies de plus en plus complexes, voire toute la conscience planétaire.

Pour le philosophe jésuite, l'évolution de l'Homme vers un "point de convergence Oméga", qui pourrait signifier la rencontre avec Dieu, ne suit pas une courbe linéaire mais se heurte à des forces de destruction qui peuvent conduire à la dispersion et à l'entropie. La Noosphère étant une enveloppe se composant de la pensée humaine, elle se heurte à des forces entropiques qui menacent l'Humanité (le surpeuplement ethnique, le totalitarisme, les désastres écologiques, etc.) qui rendent impossibles les perspectives d'une vie digne et pacifique pour l'Homme dans un avenir prochain, en le conduisant à un point de Saturation irréversible (voir le tableau plus bas).

[511] TEILHARD DE CHARDIN, Pierre. *L'Apparition de l'Homme*. Paris : Le Seuil, 1956




"LE PHÉNOMÈNE HUMAIN"

La pensée de Teilhard de Chardin est particulièrement intéressante car elle s'inscrit dans une perspective qui tente de réconcilier positivisme scientifique et théologie. Si tous les penseurs du cybermonde ne l'ont pas suivi jusqu'à sa conclusion ultime, à savoir que le point Oméga de l'évolution de la noosphère est la rencontre avec Dieu, ils ont tout de même été très largement séduits, sinon inspirés, par cette métaphore mobilisatrice qui voudrait que la cyberculture soit "une bonne candidate, comme le disait Philippe Quéau, pour favoriser l'émergence de cette 'noosphère' teilhardienne[512]".

D'après Patrice Flichy, les thèses de Teilhard de Chardin ont très largement inspiré les premiers visionnaires d'Internet comme MacLuhan, qui le cite abondamment dans La *Galaxie Gutenberg*[513] ou comme John Perry Barlow, fondateur de l'*Electronnic Frontier Foundation* dont nous avons parlé plus haut. Barlow est, d'après Patrice Flichy, fasciné par ce point Oméga qui clôturerait le processus d'évolution de l'Humanité : "L'idée, disait-il de connecter chaque esprit aux autres, à travers un réseau large bande interactif, est l'une de celle qui, pour un hippie mystique comme moi, ont des implications théologiques très claires[514]". Rappelons ici que John Perry Barlow est l'auteur de la "Déclaration d'Indépendance du Cybermonde" dont le moins que l'on puisse dire est qu'elle est très inspirée par cette conception du monde :

---

[512] QUEAU, Philippe. *Cyber-culture et info-éthique*. 1998. Disponible en ligne sur : http://nicol.club.fr/ciret/bulletin/b12/b12c7.htm. [consulté le 15 décembre 2005]

[513] MAC LUHAN, Marchal. *La Galaxie Gutenberg*. Paris : Gallimard, 1962

[514] Cité par FLICHY, Patrice. *L'imaginaire d'Internet*. op.. cit.

"Gouvernements du monde industriel, géants fatigués de chair et d'acier, je viens du cyberespace, nouvelle demeure de l'esprit. Au nom de l'avenir, je vous demande, à vous qui êtes du passé, de nous laisser tranquilles. Vous n'êtes pas les bienvenus parmi nous. Vous n'avez aucun droit de souveraineté sur nos lieux de rencontre (...).

Le cyberespace est constitué par des échanges, des relations, et par la pensée elle-même, déployée comme une vague qui s'élève dans le réseau de nos communications. Notre monde est à la fois partout et nulle part, mais il n'est pas là où vivent les corps (...)

Nous allons créer une civilisation de l'esprit dans le cyberespace. Puisse-t-elle être plus humaine et plus juste que le monde que vos gouvernements ont créé[515]".

De la même manière, Patrice Flichy cite aussi R. U. Sirius (nom qui se prononce "Are You Serious"), rédacteur de magazine mythique de la cyberculture *Mondo 2000* qui disait : "Nous sommes engagés dans un processus d'info-connexion en vue de la construction d'un système nerveux, d'un cerveau global[516]". Patrice Flichy fait à juste titre grand cas, en citant de nombreux exemples, des liens que l'on peut établir entre les thèses de Teilhard de Chardin et ceux des apôtres de la culture *New Age* : "Là, dit-il où l'évolutionnisme teilhardien voit le cheminement du spirituel dans l'univers, les intellectuels numériques voient les bases d'une foi dans le futur[517]".

Ce rapport que l'on peut établir avec la contre-culture *New Age* ne doit pas nous faire oublier que les thèses de Teilhard de Chardin ont été captées dans une perspective qui n'est pas seulement spirituelle mais aussi idéologique. Dire comme Teilhard de Chardin, au-delà de lui-même, qu'il existe un espace vierge, libre, implique nécessairement de savoir comment et par qui il va être habité.

Parmi les autres personnages influents qui ont contribué à diffuser cette représentation, nous pouvons citer aussi Eric S. Raymond qui, dans un texte intitulé "À la conquête de la noosphère[518]", explique que l'usage de ce terme dans la communauté du logiciel libre est plus adéquat que celui de cyberespace. Pour lui, la noosphère représente le territoire de toutes les pensées possibles et la conquête de la noosphère est le projet explicitement entrepris par tous les fondateurs de nouveaux logiciels ouverts. Dans un passage de ce texte, Raymond se met à

---

[515] BARLOW, John Perry. *La Déclaration d'indépendance du Cybermonde*. In BLONDEAU, Olivier, LATRIVE, Florent. *Libres enfants du savoir numérique. Anthologie du Libre*. Paris : Editions de l'Éclat, 2000

[516] Cité par FLICHY, Patrice. *L'imaginaire d'Internet. op. cit.*.

[517] FLICHY, Patrice. *L'imaginaire d'Internet ... op. cit.*

débattre avec un de ces lecteurs qui lui fait remarquer que les hackers n'opèrent pas exactement dans le domaine des idées mais dans celui de l'implémentation d'un projet, c'est-à-dire dans la focalisation délibérée sur la partie matérielle d'un travail, à laquelle sont associées la réputation et la confiance par exemple. Ce lecteur propose donc de substituer à la notion de noosphère, celle de "sphère du tangible" pour désigner l'espace dans lequel se déroule le travail des hackers. Rejetant cet argument, Raymond explique que la noosphère se distingue du cyberspace en ce sens qu'elle permet d'échapper à la main mise des industriels des télécommunications et de l'informatique sur la production d'idées. La noosphère est, dans une conception explicitement revendiquée comme lockienne de la propriété foncière, un territoire vierge qu'il convient de conquérir et finalement de clôturer.

Cette idée ancienne du "front pionnier", prise dans l'histoire des Etats-Unis, s'applique aujourd'hui pour certains aux Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication. Cette propension qui consiste à considérer qu'il existe des territoires vierges qui peuvent être colonisés est contestée avec virulence par Richard Barbrook dans son article sur l'idéologie californienne[519]. Dans ce texte, Barbrook dénonce cette idéologie comme un moyen de réconcilier l'anarchisme de la Nouvelle Gauche américaine et le zèle entrepreneurial de la Nouvelle Droite :

"C'est au coeur de cette crise que Barlow a repris à son compte les fantasmes les plus délirants des anarcho-capitalistes de la Côte Ouest. Ils sont convaincus que, dès lors que le cryptage sera largement accessible, les individus à l'esprit libre seront à même de vivre dans un monde virtuel où il n'y aura ni censure, ni impôts, ni aucun des autres vices qu'apporte l'État. Incapable d'affronter les contradictions sociales de la vie dans la cité numérique, Barlow a décidé de rejoindre les cowboys virtuels qui vivent sur la frontière électronique".

La critique que porte Richard Barbrook sur cette alliance perçue comme contre-nature, pour distanciée qu'elle soit et pratiquant des amalgames dangereux[520], nous apparaît néanmoins intéressante en ce sens qu'elle permet d'établir une véritable ligne de démarcation entre une conception réifiée d'Internet perçu comme un espace et une autre le considérant comme processus.

---

[518] RAYMOND, Eric. *À la conquête de la Noosphère*. Cité in BLONDEAU, Olivier, LATRIVE, Florent. *Libres enfants du savoir numérique. Anthologie du Libre*. Paris : Editions de l'Éclat, 2000

[519] BARBROOK, Richard. *La liberté de l'hypermédia*. In BLONDEAU, Olivier, LATRIVE, Florent. *Libres enfants du savoir numérique. Anthologie du Libre*. Paris : Editions de l'Éclat, 2000

[520] BERARDI, Franco. "Techno-nomadisme et pensée rhizomatique". In *Multitudes*. Paris : Exils, n° 5, mai 2001

Au-delà de la contre-culture, de la mystique *New-Age*, ou d'une conception s'articulant à l'existence d'un front pionnier que l'on pourrait coloniser, cette représentation rencontre aussi une nouvelle utopie que Philippe Breton qualifie d'*Homo communicans* et qui rappelle les travaux, au milieu du XXième siècle, du cybernéticien Norbert Wiener. D'après Breton, il existe un lien très étroit entre le traumatisme engendré dans les milieux scientifiques par la Seconde Guerre Mondiale et la montée des techniques de communication. L'utopie d'une société de communication idéale apparaît comme une tentative de réponse à ce traumatisme qui s'est incarné en particulier dans les camps de concentration et la bombe atomique. Le projet utopique de Weiner se développe, d'après Breton, sur trois niveaux qui se focalisent autour du thème d'un Homme nouveau : une société idéale, une autre définition anthropologique de l'Homme et la promotion de la communication comme valeur :

"L'*Homo communicans* ne correspond à rien de moins qu'à la tentative de recoller, avec les matériaux du bord, les morceaux qu'une civilisation en déroute avait fait éclater dans un grand maelström entropique. Cet Homme est un être sans intériorité et sans corps, qui vit dans une société sans secret, un être tout entier tourné vers le social, qui n'existe qu'à travers l'information et l'échange, dans une société rendue transparente grâce aux nouvelles machines à communiquer[521]".

Même si la conception du rôle du corps biologique diverge de manière très sensible entre Teilhard de Chardin et Wiener, tous deux envisagent une voie de sortie de l'humanité qui passe par le développement d'une sphère autonome de communication. Il n'y a plus d'êtres humains pour Wiener mais des "êtres sociaux" entièrement définis par leur capacité à communiquer socialement. Dans ces conditions, ce n'est pas le corps biologique qui fonde l'existence du sujet, mais bien sa nature "informationnelle". Philippe Breton cite ainsi un long passage d'un des ouvrages majeurs de Wiener, qui va contribuer à créer les conditions de la mise en place d'une vision réifiée et dé-réalisante d'un monde des idées, autonome et indépendant.

"L'identité physique de l'individu ne consiste pas dans la matière qui le compose (...) L'individualité du corps est celle de la flamme plutôt que celle de la pierre, celle d'une forme plutôt que celle d'un fragment de matière. Cette forme peut être transmise et modifiée, ou doublée, bien qu'à présent nous ne puissions la doubler que sur une courte distance. Quand une cellule se divise, ou quand l'un de ses gênes qui porte notre patrimoine corporel et mental est scindé pour préparer la division réduite d'une cellule germinative, nous constatons une séparation de matière conditionnée par le pouvoir de se reproduire que possède un modèle de tissu vivant. S'il en est ainsi, il n'existe pas de ligne fondamentale absolue de démarcation

[521] BRETON, Philippe. *L'utopie de la communication*. Paris : La Découverte, 1997 p. 50

entre les genres de transmission utilisables pour envoyer un télégramme d'un pays à une autre et les genres de transmission possibles théoriquement pour un organisme vivant tel qu'un être humain (...) Un modèle peut être transmis comme un message, nous employons notre radio pour transmettre des modèles de son, et notre poste de télévision pour transmettre des modèles de lumières[522]".

On le voit là, contrairement à Teilhard de Chardin, Wiener mobilise la biologie comme une métaphore de la transmission.

## 2) L'illusion du mème ou *Suck my code* (VNS Matrix)[523]

Nous retrouvons aujourd'hui un usage de cette métaphore dans tout un courant de pensée que l'on qualifie de "mémétique". Inspirée des thèses du biologiste Richard Dawkins, la mémétique se définit comme l'étude des entités réplicatives d'information. (les "mèmes"). L'idée de Dawkins est d'appliquer, dans une perspective néodarwinienne, les concepts de la théorie de l'évolution - et particulièrement de la génétique des populations - à la culture, tentant d'expliquer ainsi de nombreux sujets comme la religion ou les systèmes politiques en ayant recours à des modèles mathématiques. Le concept central de Dawkins est celui de "dérive mémique" qui se définit comme le processus par lequel une idée ou un "mème" se transforme lors de sa transmission d'une personne à l'autre. Les cultures suivent une évolution similaire à celle de populations d'organismes vivants : différents "mèmes" peuvent passer d'une génération à l'autre et influencer, pour le meilleur ou pour le pire, les chances de survie des individus imprégnés par ces idées. Les idées elles-mêmes sont pour les méméticiens soumises à ce phénomène de sélection naturelle. Ainsi les différentes cultures peuvent concevoir indépendamment des outils uniques et spécifiques et leur efficacité peut influencer directement les chances de postérité de ces cultures. Les méthodes éprouvées seront ainsi adoptées par une plus grande partie de la population.

---

[522] WIENER, Norbet. *Cybernétique et société*. Paris : 10/18, 1954

[523] Créé en 1991 en Australie, le groupe *VNS-Matrix* est un groupe de cyber-féministes qui articulent les problématiques de l'art, de la technique et du féminisme. Elles sont en particulier à l'origine du "Manifeste Cyber-féministe pour le XXième siècle" en hommage à Donna Haraway. Elles ont été particulièrement actives dans la préparation du Symposium sur la mémétique de 1996 dans le cadre du Festival *Ars Electronica* 1996. cf. VNS MATRIX. *Bitch Mutant Manifesto*. 1996 Disponible en ligne : http://www.aec.at/meme/symp/contrib/vns.html. [consulté le 15 décembre 2005]

Dans la mémétique qui se revendique de l'héritage de Gabriel Tarde, la propagation se réalise par un phénomène d'imitation. Appliquée à l'homme, l'imitation se définit comme un comportement augmentant la capacité d'un individu à se reproduire et à propager son génome. C'est ainsi que les imitateurs auraient réussi génétiquement à accroître la capacité du cerveau à imiter et à sélectionner des idées. Imiter en ce sens renvoie à la capacité d'absorber des informations, à les traiter et à les réutiliser. La nature de l'information peut être variée : il peut s'agir d'une information inanimée, un livre par exemple, ou plus typiquement animés, le comportement d'un individu qui va en lui-même fournir à l'imitateur des informations qui pourront être réutilisées. Même si ces phénomènes de propagation ont pu être observés chez certains animaux (dauphins, primates, oiseaux ou rats), le degré de développement du cerveau reste le facteur privilégié permettant à l'individu d'évaluer les points clés des comportements et de saisir l'intérêt de les imiter[524].

Dans le sillage de la théorie de la noosphère ou de la cybernétique, cette théorie ultra-déterministe de la transmission de l'information nous semble apparaître de plus en plus dans certains milieux activistes. L'exemple le plus frappant est celui de Geert Lovink dont nous avons déjà mentionné le rôle. Si l'on regarde de près les travaux de cet activiste/théoricien du mouvement, on s'aperçoit que le concept de "mème" revient extrêmement souvent. L'acte fondateur de cette rencontre entre la mémétique et l'activisme est peut-être le festival *Ars Electronica* de 1996 organisé à Linz en Autriche sur thème : *Memesis. Futur of evolution.* À ce festival participaient, entre autres, Richard Dawkins, Geert Lovink, Konrad Becker, Mark Dery, Sadie Plant, Sandy Stone et les activistes féministes de VNS Matix[525], c'est-à-dire un partie non négligeable des "intellectuels" de l'activisme en réseau et du cyberféminisme. Richard Barbrook jouait à cette occasion - et comme à son habitude - le rôle de l'empêcheur de penser en rond. En introduction de ce festival, Geert Lovink posait de manière prospective et ouverte les bases de cette rencontre :

'The Future of Evolution' should not only attract meme-experts,cyberartists and bio-ingeneers. Recently we have witnessed a shift in the definition of 'evolution' from biology to culture. Artists are actively appropriating the term 'evolution' and are working on their own models of 'cultural viruses', robotics, artificial life, knowbots etc. But to what extent are these models actually promoting ideas like 'survival of the fittest information', cynical socio-

[524] DAWKINS, Richard. *Le gène égoïste*. Paris : Editions Menges, 1978.

[525] Voir les archives en ligne du Symposium *Ars Electronica*. 1996. Disponible en ligne sur : http://www.aec.at/www-ars/home.html. [consulté le 15 décembre 2005]

biological elitism; racist images of the cyber body and neo-liberal market philosophies? Or is it 'just' technology?

The concept of the 'meme' seems to be objective and neutral. After the fall of the Berlin Wall certain aspects of the communist tradition (for example) could metaphorize into 'memes' in order to continue their travel through history. And why not? Or is this just a silly idea and will we face a so-called 'natural order' in order to reduce diversity, complexity, noise and resistance?

And is the meme-concept useful if we want to study the way collective memory is formed? Will the Holocaust memory emigrate with us in cyberspace?

Digital culture is a voyage into the realm of the artificial, borrowing metaphors here and there, with little or no reflexion on the implications of the cultural patterns in which interfaces, databases and gadgets are shaped. Both private obsessions and political correctness have stopped the media-art community to raise (and reject) all these questions. Now, in the middle of the 'digital revolution', it is time to look for unspoken permisses and organize a lively, open debate[526]".

À partir de cette date, cette notion va émailler les travaux de Lovink en s'apparentant de plus en plus à la notion de virus : le "mème" est un virus culturel égoïste, ou pour être plus précis, opportuniste, qui va permettre d'opérer, dans un monde marqué par la dispersion de l'information, le passage des médias tactiques aux médias stratégiques. Ce virus mémétique est alors, au sens propre, une machine de guerre programmée par les activistes et diffusée dans la pensée pour détruire le capitalisme :

"Media activism nowadays is not about the expression of truth or a higher goal. It is about the art of getting access (to buildings, networks, resources), hacking the power and withdrawing at the right moment. The current political and social conflicts are way too fluid and complex to be dealt with in such one-dimension models like propaganda, "publicity" or "edutainment." It is not sufficient to just put your information out on a home-page, produce a video or pamphlet etc. and then just wait until something happens. The potential power of mass media has successfully been crippled. Today, reproduction alone is meaningless. Most likely, tactical data are replicating themselves as viruses. Programmed as highly resistant, long lasting memes, the new ideas are being constructed to weaken global capitalism in the long term[527]".

Ce lien entre le "mème" et le virus culturel apparaît de manière récurrente, jusqu'à une période récente, dans les travaux de Lovink, montrant qu'au-delà des stratégies d'acteurs, l'idée possède, comme finalement chez Teilhard de Chardin, sa propre autonomie et sa propre

[526] LOVINK, Geert. *The Future of Evolution*. Introduction au Symposium *Ars Electronica* de 1996. Disponible en ligne sur : http://www.aec.at/meme/symp/contrib/geert2.html. [consulté le 15 décembre 2005]

[527] LOVINK, Geert. *Strategies for Media Activism*. Presentation at the forum event of 'Code Red'. The Performance Space, Sydney, November 23, 1997. Disponible en ligne sur : http://trace.ntu.ac.uk/frame/text/lovink.html. [consulté le 15 décembre 2005]

capacité à se répliquer et à se diffuser et éventuellement même à muter. Cette conception s'inscrit d'ailleurs pleinement dans la philosophie des hackers pour qui "l'information *veut* être libre", c'est-à-dire qu'elle est en elle-même porteuse de sa propre intentionnalité. Le "mème", sélectionné de manière quasi-eugéniste, s'inscrit dans une théorie revendiquée comme scientifique de l'évolution et peut être perçu dans ces conditions comme le "virus de la révolution". Tout l'attrait qu'avait pu avoir un certain courant orthodoxe et positiviste du matérialisme dialectique pour les thèses des théoriciens de l'évolution comme Lamark en particulier, réduisant la question de la révolution à une théorie de l'évolution de l'Humanité, resurgit ici.

À l'opposé de cette conception néo-darwinienne de l'évolution des idées mais toujours autant inspirée par le lien entre cybernétique et biologie, nous pouvons trouver les travaux du chercheur québécois Thierry Bardini qui s'inspire pour sa part du biologiste Colm A. Kelleher depuis quelques années, sur la question de la partie non codée de l'ADN et qu'il qualifie de "Junk DNA". S'inscrivant en faux contre la thèse de Dawkins selon laquelle il existerait des "gènes égoïstes", Bardini explique que toute la génétique moderne reste sujette à caution dès lors que trois pour cent seuelement du code génétique humain a été cartographié. Le chercheur québéquois ne remet pas en cause fondamentalement les fondements de la mémétique : le "Junk DNA" pousse encore plus loin la transcendance de la mémétique. Convoquant comme une métaphore le "Junk DNA" - c'est-à-dire les quatre-vingt dix-sept pour cent de l'ADN non codée parce que ne participant pas directement à la synthèse des protéines - , Bardini explique le *junk* considéré comme le bruit, le résidu, le déchet, est "l'ouvert, l'ineffable, le toujours potentiel ; un nom possible pour ce qui n'en a pas". Dans une conférence donnée à l'occasion de la présentation d'un roman de Maurice Dantec en septembre 2005 à Paris, Thierry Bardini expliquait que le capitalisme était entré dans une nouvelle phase de son histoire qui s'inscrivait dans la rencontre avec des machines d'une quatrième espèce. Il citait ainsi les machines archaïques des sociétés de souveraineté, les machines motorisées de la société disciplinaire, les machines informationnelles des sociétés de contrôle et terminait par l'émergence contemporaine d'une nouvelle espèce de machines : les machines génétiques. Ces machines sont d'après lui construites sur un dogme scientifique qui fait l'impasse sur un nombre encore infini et inconnu d'informations dont on ne connaît ni le sens ni l'utilité mais qui, partagées par la majorité de la communauté scientifique, informent les représentations du public sur ces questions. Que l'on soit un scientifique ou un artiste,

manipuler le vivant, c'est manipuler une fiction scientifique en ne tenant aucun compte des effets encore inconnus qu'il peut se produire dans cette partie non codée.

Il ne convient pas de discuter ici de la validité scientifique des thèses très controversées de Thierry Bardini mais d'en rester au niveau des représentations qu'il tente de mettre en place. Critiquant la théorie de l'évolution, "la séquence esclave-sujet-usager-produit", le sociologue se demande s'il n'existe pas déjà, dans cette partie non codée, des informations porteuses de "contre-mondes à l'œuvre et d'une nouvelle genèse". "Cherchez dans le junk, affirme Bardini, car le *junk* est la matière sombre de l'ontogenèse de la machine de quatrième espèce".

Au cours d'un entretien que nous avons pu avoir avec lui, Thierry Bardini nous a expliqué que contre la cybernétique et sa dérive qui s'inscrit tout entier dans la génétique et la virologie, il tente de fonder une nouvelle métaphysique : ce nom possible pour ce qui n'en a pas est très explicitement celui de Dieu. Dieu n'est pas dans l'infiniment grand mais dans l'infiniment petit, au niveau du code génétique dont chaque être humain est porteur. Très inspiré par les thèses de la numérologie sous-jacente à la Kabbale, Bardini, en "cherchant dans le junk", en tentant de "décrypter le code", pense que l'on pourra trouver Dieu. Le point Omega n'est pas dans une sphère qui entoure la terre, mais un espace d'un autre type, un "junkspace", tout entier inscrit dans le code :

"Junkspace est le résidu que l'humanité laisse sur la planète... le construit du modernisme n'est pas l'architecture moderne mais le Junkspace... Junkspace parait être une aberration, mais il est essence, l'essentiel... La continuité est l'essence du Junkspace... Junkspace est scellé, maintenu ensemble non par une structure, mais par de la peau, comme une bulle... Junkspace est la doublure de l'espace...[528]".

Résidu de l'évolution des bases de données qui enveloppe le monde, "fantôme de la machine" (*Ghost in the Shell*) comme le disent les adeptes de Science fiction, le *junk*, tel que le définit Bardini, est une nouvelle ontologie de la machine qui permet de créer une représentation d'un espace qui fasse abstraction des acteurs, de la manière dont ils produisent de l'information, dont ils construisent leur curieuses machines et surtout de la manière dont ils se représentent eux-mêmes. Malgré le projet anti-cybernéticien dont se revendique le chercheur québécois, il reste une analogie très forte qui traverse son travail : l'homme n'est

[528] BARDINI, Thierry. *Sur les décombres de l'espace public. Rem Koolhaas/junk space/ et architecture virale*. 2004. Disponible en ligne sur http://www.surlering.com/. [consulté le 12 novembre 2005]

qu'un porteur d'information, pris dans un espace qui le transcende. Si le code est expressif et si Dieu seul donne le sens, alors Dieu est le code.

L'héritage de la cybernétique, ses liens complexes avec la spiritualité *New-Age* ou avec le catholicisme et le rationalisme étroit, porté par les théories de l'évolution et leur représentation d'un espace des idées, doit être pris avec beaucoup de précaution. Récemment, Geert Lovink nous semble être revenu sur ses prises de position en faveur de la mémétique en se posant la question de la diffusion des idées d'un point de vue plus pragmatique :

"Plutôt que de fabriquer encore un autre concept il est temps de poser la question sur la façon dont le logiciel, les interfaces et les normes alternatives peuvent être installés dans la société. Les idées peuvent prendre la forme d'un virus, mais la société peut répliquer avec des programmes d'immunisation encore bien plus réussis : appropriation, répression et mépris. Nous faisons face à une crise d'échelle. La plupart des mouvements et initiatives se trouvent dans un piège. La stratégie du "minoritaire en devenir" (Guattari) n'est plus un choix positif mais l'option par défaut. Concevoir un virus culturel réussi et obtenir des millions de hits sur votre weblog ne vous portera pas au-delà du niveau d'un 'spectacle' de courte durée. Les brouilleurs de culture ne sont plus proscrits mais ne devraient être non plus considérés comme experts en matière de guérilla dans la communication[529]".

"Devenir minoritaire", contribuer à ce que l'espace se replie sur lui même, c'est bien le risque auquel on s'expose dés lors que l'on considère que le idées possèdent une autonomie propre, circonscrite à un espace autonome qui, de surcroît, dépasse les acteurs qui en sont porteurs. Tenter de se repérer dans un espace est un projet qui n'est certes pas inutile dès lors qu'on envisage de passer du stade de la protestation (celui notamment des médias tactiques) à un stage de construction stratégique. La question que se posent les activistes du Net n'est plus, nous l'avons vu à propos des questions de projection, de re-naturaliser un espace de défection, comme nous l'avons developpé en introduction au sujet de la notion de TAZ de Hakim Bey[530], de prendre le maquis en s'inventant un territoire autonome dans lequel ils se satisferaient d'être l'avant-garde, mais au contraire de *designer* l'espace réel, d'implémenter le résultat de leurs expérimentations dans la vie réelle.

[529]LOVINK, Geert, SCHNEIDER, Florian. *Un autre monde virtuel est possible. Des médais tactiques aux multitudes numériques*. Janvier 2004. Disponible en ligne sur : http://multitudes.samizdat.net/article.php3?id_article=1273. [consulté le 15 décembre 2005]

[530] BEY, Hakim. *TAZ. Zones Autonomes Temporaires*. Paris : Éditions de l'Éclat, 1997

### 3) Penser le rhizome à n-1

L'apport des travaux de Gilles Deleuze et de Félix Guattari sur la notion de "rhizome" pour créer une alternative à ce phénomène de balancier entre spiritualité et positivisme reste assez complexe. Il ne faudrait pas en effet que se débarrassant de la notion de noosphère et de ses avatars, nous fassions jouer à la notion de rhizome la même partition en la considérant uniquement sous son angle performatif et oubliant ainsi sa dimension heuristique.

Lorsque l'on regarde les usages qui sont faits de cette notion, on s'aperçoit en effet que souvent, le terme "rhizome" est employé comme un simple synonyme du terme "réseau" et que, de surcroît, son emploi vient souvent palier une absence de définition de ce qu'est le réseau lui-même. Avoir recours à la notion de "rhizome", c'est presque à coup sûr utiliser une métaphore perçue comme poétique, un "concept pop", comme le dit avec humour Richard Barbrook, qui englobe et aspire toute velléité de définition et de caractérisation. Le Réseau est Rhizome, un point, c'est tout. "La forme réseau, qui triomphe avec l'Internet, est devenue de plus en plus rhizomatique, enchevêtrée, pour accueillir des données croissant à l'infini[531]" dit par exemple Brian Holmes sans chercher beaucoup plus à définir ce concept.

Au-delà de ce recours métaphorique à cette tautologie, il convient peut-être de s'attarder un moment sur cette notion qui est souvent utilisée à tort et à travers alors qu'elle est au contraire particulièrement intéressante et stimulante. Il faut tout d'abord préciser que l'acception classique de ce terme est celle de Gilles Deleuze et de Félix Guattari en particulier dans l'introduction de *Mille Plateaux*[532]. Deleuze et Guattari y tentent d'expliquer leur projet de rédaction conjointe à la fois de l'Anti-Œdipe et de Mille Plateaux. La définition du rhizome est pour eux celle du livre : loin d'être un quelconque réseau biologique, neuronal ou technologique, c'est avant tout le livre qui est la figure par excellence du rhizome.

Un livre n'a pas d'objet ni de sujet, il est fait de matières diversement formées, de dates et de vitesses très différentes. Dés qu'on attribue le livre à un sujet, on néglige ce travail des matières, et l'extériorité de leurs relations. On fabrique un bon Dieu pour des mouvements géologiques. Dans un livre comme dans toute chose, il y a des lignes d'articulation ou de segmentation, des strates, des territorialités ; mais aussi des lignes de fuites, des mouvements

[531] HOLMES, Brian. "Libre Association : Internet et la recomposition réticulaire". In *Multitudes*. Paris : Exils, n°21, été 2005

[532] DELEUZE, Gilles, GUATTARI, Félix. *Mille Plateaux*. Paris : Éditions de Minuit, 1980

de déterritorialisation et de déstratification (...) Un livre est un tel agencement, comme tel inattribuable[533]".

Distinguant le "livre-racine", le livre classique en quelque sorte dont la loi est celle de la réflexion, de "l'Un qui devient deux puis quatre, ...", du livre perçu comme un "système de radicelles" ou de "racines fasciculées" dont la racine principale aurait été avorté ou détruite à son extrémité, et qui verrait se greffer sur elle une multiplicité immédiate et quelconque de racines secondaires, Deleuze et Guattari utilisent la métaphore du rhizome pour définir un régime d'énonciation qui sort de la logique binaire, de l'unicité et de la linéarité.

"Le monde est devenu chaos, mais le livre reste à l'image du monde, chaosmos-radicelle, au lieu de cosmos-racine. Étrange mystification, celle du livre d'autant plus total que fragmenté. Le livre comme image du monde, de toute façon, quelle idée fade[534]".

Dans ces conditions, les deux auteurs définissent l'écriture comme une manière de soustraire l'unique de la multiplicité à constituer : "écrire à n-1". La définition du rhizome tient tout entière dans ce projet qui vise à "écrire à n-1", c'est-à-dire à dépasser les préceptes de la linguistique chomskienne pour qui l'arbre linguistique commence à une racine et procède par dichotomie. Ils tentent de montrer ainsi que chaque trait d'un régime d'énonciation ne correspond pas nécessairement, comme l'affirme d'après eux Chomsky et son approche fonctionnaliste, à un trait linguistique mais :

"À des chaînons sémiotiques de toute nature [qui] sont connectés à des modes d'encodage très divers, chaînons biologiques, politiques, économiques, etc. mettant en jeu non seulement des régimes de signes différents mais aussi des statuts d'états de choses[535]".

Pour définir un rhizome, Deleuze et Guattari ont certes recours à la métaphore biologique et lancent cette phrase que l'on retrouve en copier/coller dans de nombreux textes d'activistes, d'artistes ou de critiques d'art : "un rhizome comme une tige souterraine se distingue absolument ...". Mais lançant cette métaphore, ils ne peuvent s'empêcher d'en définir la nature exacte, certains, selon leurs propres dires, qu'ils ne convaincront personne s'ils n'en énumèrent pas les caractéristiques. Un rhizome n'est pour eux ni plante, ni un "concept pop", mais une métaphore permettant de définir les principes d'un régime d'énonciation doté de certaines caractéristiques qu'il convient de rappeler ici :

---

[533] DELEUZE, Gilles, GUATTARI, Félix. *Mille Plateaux*. op.cit., p. 9-10

[534] ibid. p. 12, 13

[535] ibid. p. 13

- Le rhizome est tout d'abord un principe de connexion (1) et d'hétérogénéité (2) dans lequel n'importe quel point du rhizome est, et doit être connecté, avec n'importe quel autre. Contrairement à l'arbre - et en particulier, nous ne le dirons jamais assez, à l'arbre linguistique - qui fixent un point et un ordre, le rhizome est une machine abstraite : "qui ne cesserait de connecter des chaînons sémiotiques, des organisations de pouvoir, des occurrences renvoyant aux arts, aux sciences, aux luttes sociales[536]".

- Le rhizome est ensuite un principe de multiplicité (3). Dénonçant les pseudo-multiplicités arborescentes, Deleuze et Guattari expliquent que les multiplicités n'ont ni sujet, ni objet, mais seulement des déterminations, des grandeurs, des dimensions qui ne peuvent croître sans qu'elles ne changent de nature. Il n'y a pas de points ou de positions dans un rhizome comme on en trouve dans une structure, un arbre ou une racine, il n'y a que des lignes :

  "Les multiplicités se définisent par le dehors, par la ligne abstraite, ligne de fuite ou de déterritorialisation suivant laquelle elles changent de nature en se connectant avec d'autres. Le plan de consistance (grille) est le dehors de toutes ces multiplicités (...). L'idéal d'un livre serait d'étaler toute chose sur un tel plan d'extériorité, sur une seule page, sur une même plage : événements vécus, déterminations historiques, concepts pensés, individus, groupes et formations sociales[537]".

- Autre déterminant du rhizome : le principe de rupture asignifiante (4) qui s'inscrit en faux contre les coupures trop signifiantes qui séparent les structures :

  "Un rhizome peut être rompu, brisé en un endroit quelconque, il reprend suivant telle ou telle de ses lignes et suivant d'autres lignes (...). Tout rhizome comprend des lignes de segmentarité d'après lesquelles il est stratifié, territorialisé, organisé, stratifié, signifié, attribué, etc. ; mais aussi des lignes de déterritorialisation par lesquelles il fuit sans cesse[538]".

  Il est intéressant de constater ici que ce principe de rupture asignifiante inhérent au rhizome va à l'encontre de toutes les thèses privilégiant l'imitation ou la ressemblance. Le mimétisme est d'après eux un très mauvais concept en ce qu'il s'inscrit dans une logique binaire.

---

[536] ibid. p. 14

[537] ibid. p. 16

[538] ibid. p. 16

- Dernier principe fondateur du rhizome, le principe de cartographie (5) et de décalcomanie (6). Dans la définition deleuzo-guattarienne, le rhizome est une carte et pas un calque, au titre que le rhizome n'est justiciable d'aucun modèle structural ou génératif. Contrairement au calque qui organise, stabilise et neutralise les multiplicités suivant des axes de signifiance et de subjectivation qui sont les siens, "la carte est ouverte, connectable dans toutes ses dimensions, démontable, renversable, susceptible de recevoir constamment des modifications[539]".

  "C'est peut-être un des caractères les plus importants du rhizome d'être toujours à entrées multiples (...). Une carte a des entrées multiples, contrairement au calque qui revient toujours 'au même'. Une carte est affaire de performance, tandis que le calque renvoie toujours à une 'compétence'".

  De peur de restaurer un nouveau dualisme qui opposerait carte et calque suivant un principe unique, Deleuze et Guattari insistent sur la nécessité qui tient tout entière dans le principe de décalcomanie, de "reporter le calque sur la carte" et de rapporter les arbres et les racines à un rhizome. Prenant l'exemple du petit Hans, développé par Freud, ils montrent qu'il faut reporter le calque sur la carte pour re-situer de manière constante les impasses de la carte et pour contribuer à rouvrir de nouvelles lignes de fuite à partir de l'arbre et de ces racines :

  "S'il est vrai, disent-ils, que la carte ou le rhizome ont nécessairement des entrées multiples, on considèrera même qu'on peut y entrer par le chemin des calques ou la voie des arbres-racines, compte tenu des précautions nécessaires (...). Il y a donc des agencements très différents cartes-calques, rhizomes-racines, avec des coefficients de déterritorialisation variable. Il existe des structures d'arbre ou de racine dans les rhizomes, mais inversement une branche d'arbre ou une division de racine peuvent se mettre à bourgeonner en rhizome[540]".

Si l'on reprend l'ensemble des six caractéristiques du rhizome tels que le définissent Deleuze et Guattari, on comprend mieux pourquoi et comment ce concept a pu apparaître comme une métaphore puissante pour caractériser Internet. Ce rapprochement fonctionne à l'évidence au niveau technologique et, à cet égard, on peut même aller jusqu'à dire que le réseau Internet a été élaboré pour devenir un rhizome répondant aux principes de connexion, d'hétérogénéité, de multiplicité, de rupture asignifiante et de cartographie.

[539] ibid. p. 20

[540] ibid. p. 23

Le principe de décalcomanie est cependant problématique. Si l'on reprend les formes de représentations énoncées plus haut et s'inscrivant dans un processus de réification de l'espace, on s'aperçoit qu'il est difficile de l'appliquer. En reportant la carte sur le calque, on contribue à nourrir et à irriguer le rhizome. Toutes ces représentations, s'articulant à la notion de sphère fonctionnent sur le principe de l'unicité, celle de l'idée. Or, ce que montrent Deleuze et Guattari, c'est justement qu'il faut "briser l'anneau" pour mettre sur la même page des événements vécus, des déterminations historiques, des concepts pensés, des individus, des groupes et des formations sociales. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle ils parlent de "plateaux" et pas de sphères : "nous appelons 'plateau', disent-ils, toute multiplicité connectable avec d'autres par tiges souterraines, de manière à former et à étendre un rhizome[541]". Reprenant la définition que fait Gregory Baston de la notion de plateau, ils expliquent que le plateau est toujours au milieu, qu'il n'a ni début, ni fin. Considérant comme fâcheuse la propension, toute occidentale d'après eux, à rapporter les expressions et les actions à des fins extérieures ou à des transcendances, ils préfèrent les analyser sur un plan immanent, d'après leur valeur en soi. Le plateau est, dans ces conditions, "une région continue d'intensités, vibrant sur elle-même et qui se développent en évitant toute orientation sur un point culminant ou vers une fin extérieure[542]".

Le recours de certains activistes (ceux de la *Virtual Intelligensia* comme les appelle Geert Lovink), à la notion de rhizome doit dans ces conditions être pris avec circonspection. Le rhizome ne doit pas se refermer sur lui-même par un jeu de langage et devenir ce qu'il tente justement de dépasser, c'est-à-dire un principe unique d'explication et d'interprétation. Pour ne pas prendre le risque de "désespérer Billancourt" en énonçant par exemple de manière péremptoire ce qui est et ce qui n'est pas "rhizomatique", il apparaît fondamental d'appliquer au rhizome lui-même le principe de rupture asignifiante qu'il énonce : penser le rhizome, c'est aussi penser le rhizome à n-1.

Métaphore opératoire sur le plan technologique (à condition donc comme nous venons de le voir, que la technologie ne soit pas en elle-même réifiée), la notion de rhizome, appliquée à Internet, est tout autant opératoire sur le plan des agencements d'énonciation qu'ils proposent.

---

[541] ibid. p. 33

[542] ibid. p.32

"Contre les systèmes centrés (même polycentrés), à communication hiérarchique et liaisons préétablies, le rhizome est un système a-centré, non hiérarchique et non signifiant, sans Général, sans mémoire organisatrice ou automate central, uniquement défini par une circulation d'états[543]".

Là encore en effet, on peut établir un rapprochement avec les régimes d'énonciation, à proprement parler des agencements machiniques, qui mélangent expressivisme du code, mobilisation de l'art, de la politique et, plus généralement, du langage comme boîte à outils pour déployer une pratique activiste. Penser ce qui est impensable, ce que nos catégories se refusent d'admettre, leur donner un nom et une forme qui soit admissible et pouvoir s'en servir comme d'un outil d'analyse, c'est probablement là le principal intérêt de ce concept de rhizome. Il permet en effet d'admettre - chose inadmissible voire scandaleuse - qu'il peut y avoir de la communication qui ne se définisse que par une "circulation d'états" dans des espaces qui n'ont ni début, ni fin, et qui ne peuvent pas se rapporter à des finalités extérieures ou transcendantes. Le propos de Deleuze et de Guattari est d'éviter à tout prix de trouver des "mèmes" qui se transmettraient par imitation ou de tenter de retrouver une nouvelle transcendance dans ce qui n'est pas connu, dans "l'ineffable" ou dans le "toujours potentiel" ; pas plus dans une perception "déréalisante" du réseau que dans le junk.

Reste que si on suit Deleuze et Guattari, abandonnant toute velléité de trouver de l'unicité, du Général dans un rhizome, on peut légitimement se demander s'il est possible de faire de la politique dans un rhizome. Dès lors que le rhizome a pour tissu la conjonction "et... et... et..." contre le verbe "être", il apparaît effectivement difficile de fonder un projet politique. C'est, de manière assez générale, aussi la question que l'on se pose à propos d'Internet. Y a-t-il un principe unificateur qui permette de comprendre et éventuellement d'unifier cette somme hétéroclite de mots, d'images, de sons qui circulent sur le réseau ? Pour sortir de ce dilemme et "déraciner le verbe être", Deleuze et Guattari proposent de rejeter toute référence à la notion de commencement ou de fin pour s'inscrire dans la pragmatique américaine et en particulier dans celle de la littérature qui a, d'après eux, manifesté ce sens rhizomatique "en sachant se mouvoir entre les choses, instaurer une logique du ET et renverser l'ordre ontologique, destituer le fondement, annuler fin et commencement[544]". Au lieu de chercher un principe unificateur dans ce rhizome que constitue Internet, il convient, si

[543] ibid. p.32

[544] ibid. p.37

l'on veut prolonger les travaux de Deleuze et Guattari, d'essayer de repérer ce milieu, cette ligne perpendiculaire à celle qui va du début à la fin et où les choses prennent de la vitesse[545]. Cette démarche pragmatique implique donc de mettre en évidence les logiques d'alliance contre les logiques de filiation. Il ne convient cependant pas de les rejeter complètement puisqu'elles sont elles-mêmes une de composante du rhizome (cf. le principe de décalcomanie).

Une des hypothèses nous permettant de penser aujourd'hui la politique en termes d'alliance, nous le verrons un peu plus loin, est celle de l'agrégation qui s'expérimente aujourd'hui dans de nombreux agencements machiniques. Ces agencements rencontrent à la fois des dispositifs techniques, des régimes de vérité et des agencements d'énonciation multiples, hétérogènes et connectés. L'agrégation est la procédure "métastable", notion introduite par Simondon, par laquelle la conjonction "et... et... et..." s'actualise et se manifeste sur Internet aujourd'hui.

Au terme de cette analyse sur les représentations qui sont données, souvent par les acteurs eux-mêmes, d'Internet, il convient de souligner tout d'abord que toutes les métaphores ne sont pas compatibles entre elles. À l'évidence, la noosphère ne peut pas être un rhizome et le principe d'unicité porté par la mémétique n'est pas quant à elle, compatible avec le plan d'extériorité sur lequel se place le rhizome. Ce n'est que par un mouvement de forclusion, qui contribue lui-même à réifier le concept de rhizome (refermer l'anneau), que l'on pourrait revenir à un principe unique d'explication dans lequel la notion se suffirait à elle-même. Cela perdrait du même coup son intérêt heuristique pour devenir un concept performatif : dire le rhizome, c'est faire exister le rhizome et c'est prendre alors le risque de confondre des structures policentrées avec des agencements ouverts.

Ce concept de rhizome, malgré les nombreux pièges qu'il recèle, ne doit cependant pas être complètement négligé. Contre la sphère, perçue comme espace clos sur lui-même et contre ses dérives néo-évolutionnistes ou mystiques, il permet, à condition qu'il soit défini avec précision, de nommer ce qui semble aujourd'hui incompréhensible. C'est-à-dire le fait qu'Internet puisse apparaître comme un ensemble de lignes perpendiculaires, un maillage dans

[545] Cette notion de vitesse de libération sera reprise dans un livre particulièrement intéressant consacré à la cyberculture. Voir DERY, Mark. *Vitesse Virtuelle [Escape Velocity]. La cyberculture aujourd'hui*. Paris : Abbeville, 1997

lequel s'agrègent des pratiques, des dispositifs et des agencements d'énonciation qui font sens sans s'inscrire dans une logique transcendante ou finalisée. Internet est, à l'instar du livre, un rhizome à la condition que l'on ne reproduise pas cette erreur d'en faire un espace autonome, reclus sur lui-même et que l'on arrive à le penser comme un agencement machinique mobilisant des agencements techniques esthétiques et politiques permettant de penser, sinon même d'agir à n-1. À l'instar de l'hypertextualité, Internet est à la fois livre et ligne, contenant et contenu, qui permet de circuler d'un plateau à l'autre ; chaque plateau ayant lui-même son propre paysage ou même ses propres paysages, univers, etc.

### *B - Cartographie résistante : se rendre visible l'espace du devenir commun*

Au-delà de ces tentatives visant à se représenter de manière abstraite le réseau (noosphère, junksphère, rhizome, etc.), les internautes, et en particulier les activistes ayant recours à Internet, ont pris depuis longtemps cette habitude qui consiste à cartographier les réseaux, les champs d'intérêts et de compétences de chacun et les relations qui s'établissent entre eux. Ces usages de la cartographie proviennent évidemment de cette crainte unanimement partagée de la dispersion des ressources mobilisables. Tracer des lignes entre les réseaux, les acteurs ou même les machines sinon des noms de domaines, c'est nous le verrons, tenter de trouver des manières de relier entre eux des initiatives, des problématiques, des discours qui peuvent apparaître à première vue très hétérodoxes. Ces projets, qui visent à lutter contre l'entropie inhérente au réseau en précisant des places, des nœuds, des lignes, des liens figurés de manière objective (par des machines, des noms de domaine ou de sous-domaine, etc.) ou de manière subjective et analytique, vont à l'encontre de toutes les logiques consensuelles qui d'après Christophe Aguiton caractérisent le mouvement altermondialiste[546]. Cette cartographie met en évidence des "plans de consistance" selon l'expression de Deleuze et Guattari qui visent à connecter des champs ou à mettre en évidence des lignes de fuite ou même de fracture.

[546] AGUITON, Christophe. "Les réseaux font notre force". Entretien paru dans *Alternatives Internationale,* n° 11, novembre-décembre 2003

Il est clair que bon nombre d'activistes, dont ceux d'*Université tangente*[547] ou de AHA (*Activism-Hacking-Artivism*) par exemple se revendiquent des travaux de Deleuze et Guattari sur la question de la cartographie en prenant leur conception au sérieux, presque "au pied de la lettre" :

"La carte concourt à la connexion des champs, au déblocage des corps sans organes, à leur ouverture maximum sur un plan de consistance. Elle fait elle-même partie du rhizome. La carte est ouverte, elle est connectable dans toutes ses dimensions, démontable, renversable, susceptible de recevoir constamment des modifications. Elle peut être déchirée, renversée, s'adapter à des montages de toutes natures, être mise en chantier par un individu, un groupe, une formation sociale[548]".

Nous analyserons dans un premier temps quelques exemples de "cartographie résistante" visant à mettre en évidence notamment la dimension stratégique que recèle le développement des représentations visuelles de l'espace militant du réseau. Puis nous montrerons qu'au-delà de ces tentatives de cartographie subjectives et analytiques, des réseaux apparaissent aujourd'hui avec d'autres types de topographie qui sont, quant à elles, beaucoup plus liées à des représentations dans l'espace physique. Il convient de bien garder à l'esprit que ces nouvelles formes de localisation, qui n'en sont aujourd'hui qu'à leurs prémices, s'inscrivent dans ce mouvement de sortie du Net de lui-même dont nous avons parlé un peu plus haut. Contre ceux qui, à l'instar d'Andrew Feenberg, croyaient que la localité commençait à prendre une signification nouvelle, ne s'organisant plus autour de sa dimension géographique ou spatiale, mais comme une dimension réticulaire - et avouons ici que nous avons pu penser la même chose - il apparaît que la dimension géographique réapparaît aujourd'hui de manière très importante. Sans doute faut-il mettre ce phénomène sur le compte de toutes les problématiques de mobilité qui permettent aux "externautes" de "descendre dans la rue".

Les principes de cartographie et de décalcomanie, énoncés par Deleuze et Guattari se révèlent utiles pour nous aider à comprendre à la fois le phénomène d'externalisation du Net dans la "vie réelle", en même temps que le développement important de pratiques de géolocalisation. D'un point de vue purement métaphorique et pour reprendre l'idée qu'il faut rebrancher les cartes sur les calques, on pourrait dire que les internautes sont en quelque sorte comme le petit Hans. Ayant perçu les impasses de la carte, ils tentent de trouver des lignes de

[547] Voir le site de l'*Université tangente*. Disponible en ligne sur : http://ut.yt.t0.or.at/site/index.html [consulté le 6 mars 2006]

[548] DELEUZE, Gilles, GUATTARI, Félix. *Mille Plateaux.* Op. cit. p. 20

fuite leur permettant d'échapper à la réification du rhizome et à sa prise de contrôle par des autorités improvisées en se "rebranchant" sur des calques. "Il en serait de même, disent Deleuze et Guattari, pour une carte de groupe : montrer à quel point du rhizome se forment des phénomènes de massification, de bureaucratie, de *leaderschip*, de fascination, etc., quelles lignes subsistent pourtant, mêmes souterraines, continuant à faire obscurément rhizome[549]".

Fuir les cartographies qui contribuent à "refermer l'inconscient sur lui-même" au lieu de le construire, c'est aujourd'hui probablement aussi fuir Internet pour retrouver des territoires libres en essayant éventuellement de les circonscrire, voire de les conquérir. C'est encore plus sûrement trouver une nouvelle articulation entre une inscription spatiale et une inscription virtuelle qui s'articule autour des notions de localité et de voisinage.

### 1) Comment se cartographie le Net militant ?

Il existe de nombreuses cartographies des réseaux militants sur Internet, mais nous allons voir qu'elles ne nous disent rien du rôle de plus en plus stratégique que joue l'outil cartographique chez les activistes en réseau. Parmi ces tentatives de cartographies exogènes, on peut citer Dominique Cardon et Fabien Granjon qui ont voulu réaliser ce travail dans leur contribution au colloque : "Les mobilisations altermondialistes" en décembre 2004[550].

Pour eux, les médias alternatifs constituent un champ homogène qui peut se décrire sans avoir recours à des répertoires d'actions, à des références théoriques ou pratiques, ou à des dispositifs techniques et que l'on peut étudier en-soi. À aucun moment n'apparaissent sur cette carte dressée par Dominique Cardon et Fabien Granjon les influences de l'art contemporain, du cinéma, la question de la législation juridique ou celle du développement

[549] Ibid. p. 22

[550] CARDON, Dominique, GRANJON, Fabien. "Les mobilisations informationnelles dans le mouvement altermondialiste". Contribution au colloque *Les mobilisations altermondialistes*. Paris : GERM/CEVIPOF, 3-5 décembre 2003

technologique. De la même manière que l'on a pu critiquer les tentatives pour représenter Internet sous la forme d'un espace réifié, on peut ici s'étonner de constater qu'une telle représentation ne s'inscrit que dans le champ médiatique, sans prendre le moins du monde en considération le travail et les discours théoriques des acteurs eux-mêmes, visant à repenser la notion même de média et de communication. Ne pas établir de lien entre *Acrimed* et *Samizdat* en les situant aux antipodes l'un de l'autre, alors que le premier est hébergé sur le serveur du second, est parmi beaucoup d'autres un des exemples des risques de contresens qui pèsent sur tous ceux qui tentent d'établir des cartographies schématiques et distanciées du mouvement.

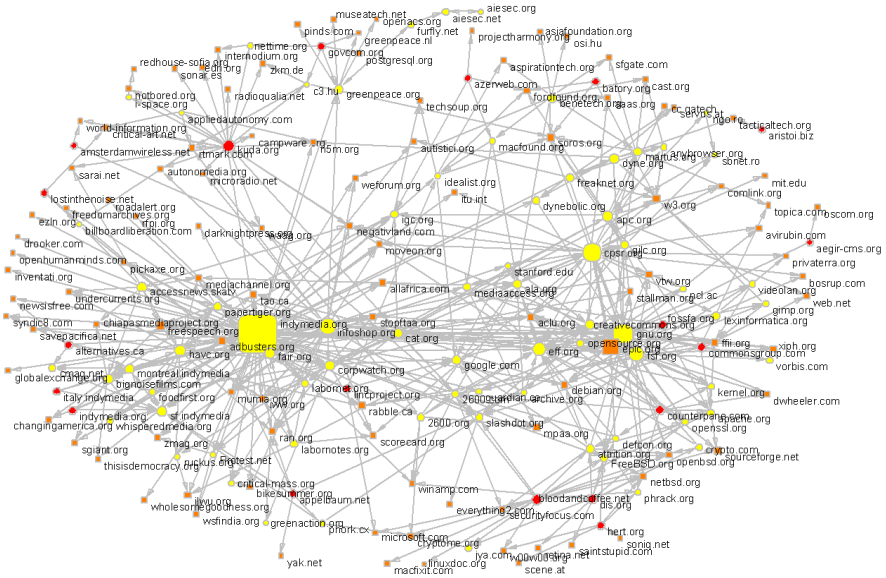
On voit apparaître sur une carte de Dominique Cardon et Fabien Granjon, un cadre intitulé "Médias tactiques" au début des années quatre-vingt-dix et qui n'est relié à aucune autre expérience antérieure. D'où viennent ces "médias tactiques" ? Est-ce là un effet de génération spontanée ? En mettant en évidence l'histoire du lien avec des artistes, des activistes (notamment ceux d'ACT UP), des intellectuels comme De Certeau, nous avons montré qu'il n'en était rien mais qu'il fallait sortir de la carte pour aller chercher leurs influences au-delà du champ des médias. De la même manière comment expliquer la ramification que l'on voit apparaître entre "médias tactiques" et "médias activistes", entre *Samizdat* - si tant est que l'on puisse subsumer *Samizdat* sous cette unique rubrique, ce qui est loin d'être le cas - et *Indymedia*. On ne peut pas interpréter cette ramification au demeurant réelle, sans faire intervenir une dimension qui n'apparaît pas sur la carte et qui est liée à la question technique. Le désaccord entre *Samizdat* et *Indymedia* tient en effet au rapport, plus ou moins distancié, que ces acteurs entretiennent avec la technique. Il faudrait donc ajouter une dimension nouvelle, celle de la technique, qui permet de problématiser cette disjonction.

Cette remarque n'invalide pas forcément toute velléité de réaliser un travail scientifique de repérage des acteurs et des organisations. Mais elle considére à la fois que toute cartographie part d'une posture subjective, d'un regard et que la création d'une carte des réseaux activistes nécessite de prendre en compte des dimensions subjectives, historiques, techniques ou culturelles qui n'apparaissent pas. Plutôt que de tenter de créer un nouveau modèle qui, à moins de connaître des technologies de modélisation très complexe, pourrait paraître une fois encore extrêmement schématique et distancié, il nous apparaît préférable de porter notre attention sur la manière dont les acteurs se définissent et se repèrent dans l'espace

du réseau à travers leurs propres cartographies, et de se demander quelles sont leurs finalités dans cette stratégie cartographique.

### a) *Mapping the issue-network* : suivez les liens ...

Parmi les cartographies des réseaux militants sur Internet, nous pouvons aussi citer celles de Richard Rogers et de Noortje Marres, activistes et chercheurs, qui, développent les travaux de Bruno Latour sur la question des controverses, étudient les réseaux militants à partir des noms de domaine de ces sites et des liens vers lesquels ils pointent. Ces deux chercheurs hollandais ont ainsi réalisé, en 2003, une carte établissant non seulement les liens entre les acteurs essentiels de l'Internet activiste au niveau mondial[551], mais aussi les liens que ceux-ci entretiennent avec les principales organisations liées au logiciel libre.




*Who Connects NGOs and Open Source? Participant Network Map from "Summer Source: Software Camp for NGOs," Island of Vis, Croatia, September 2003.*

En étudiant les pages de liens de chacun de ces sites, Rogers et Marres font apparaître deux polarités extrêmement importantes.

---

[551] ROGERS, Richard. *Who Connects NGOs and Open Source? Participant Network Map from "Summer Source*: Software Camp for NGOs," Island of Vis, Croatia, September 2003. Disponible en ligne sur : http://www.govcom.org/publications/drafts/summer_source.html [consulté le 15 décembre 2005]

- Celle qui s'articule au site *adbuster.org*[552], le site historique de casseurs de publicité américains. Par rapport à ce site s'articulent tous les sites activistes de *Critical Mass*[553] à *Indymedia* en passant par *Big Noise Film*[554] ou *Rtmark*[555]
- Et le site *gnu.org*[556], site fondateur du logiciel libre, qui est le nœud d'attraction des sites non seulement liés au logiciel libre tel que *Source Forge*[557] mais aussi ceux qui s'inscrivent dans un activisme juridique : l'*Electronic Frontier Foundation*[558] (EFF), *Creative Commons*[559], *Internet Archive*[560], etc.

Cette polarisation n'est en elle-même pas surprenante. Ce qui est en revanche plus intéressant réside dans la densité des rapports qui existent entre ces deux pôles et qui contribue à organiser le reste de la carte. On peut voir par exemple que *MoveOn* ou *Negativeland* se situent à égale distance de chacun des pôles ou que *Rtmark* est lui-même un pôle d'attraction de densité plus faible mais qui regroupe autour de lui une galaxie d'acteurs très homogènes : du *Critical Art Ensemble*[561] à l'*Institut For Applied Autonomy*[562] en passant

---

[552] Le site de l'organisation *Adbuster*. Disponible en ligne sur : http://www.adbusters.org [consulté le 15 décembre 2005]

[553] Le site de l'organisation *Critical Mass*. Disponible en ligne sur : http://www.critical-mass.org/ [consulté le 15 décembre 2005]

[554] Le site de l'organisation *Big Noise Tactical*. Disponible en ligne sur : http://www.bignoisefilms.com/home.htm [consulté le 15 décembre 2005]

[555] Le site de *Rtmark*. Disponible en ligne sur : http://www.rtmark.com/ [consulté le 15 décembre 2005]

[556] Le site de la *Free Software Foundation*. Disponible en ligne sur : http://www.gnu.org [consulté le 15 décembre 2005]

[557] Le site *Source Forge*. Disponible en ligne sur : http://sourceforge.net [consulté le 15 décembre 2005]

[558] Le site de l'organisation *Electronic Frontier Foundation*. Disponible en ligne sur : http://www.eff.org [consulté le 15 décembre 2005]

[559] Le site de l'organisation *Creative Commons*. Disponible en ligne sur : http://creativecommons.org/ [consulté le 15 décembre 2005]

[560] Le site *Internet Archive*. Disponible en ligne sur : http://www.archive.org [consulté le 15 décembre 2005]

[561] Le site du *Critical Art Ensemble*. Disponible en ligne sur : http://www.critical-art.net/ [consulté le 15 décembre 2005]

[562] Le site de l'*Institut For Applied Autonomy*. Disponible sur : http://www.appliedautonomy.com/ [consulté le 15 décembre 2005]

par la maison d'édition *Autonomedia*[563]. Une des caractéristiques du travail de Rogers et Marres est de ne pas s'intéresser seulement aux réseaux militants eux-mêmes à travers les liens qu'ils établissent, mais d'étudier aussi la cartographie des liens qui pointent vers des sites d'entreprises "ennemies" comme Microsoft par exemple ou des sites gouvernementaux. "L'ennemi apparaît sur la carte".

Cette démarche est particulièrement intéressante en ce sens qu'elle ne vise pas seulement à cartographier des réseaux, mais aussi à mettre en évidence des trajectoires de politisation sur Internet. Reprenant les travaux du philosophe politique Jodi Dean qui disait "qu'un des premiers traits des agencements politiques qu'Internet découvre, est le fait qu'ils résistent aux conceptions établies de la démocratie", Noortje Marres montrait, dans un article intitulé "Pourquoi prendre des chemins de traverse ?[564]", comment et pour quelles raisons les sites des mouvements sociaux faisaient des détours par les sites de "décision majeure" (sites gouvernementaux, des grands sommets internationaux, etc.). Pour elle, ces liens ne sont pas contradictoires avec la prolifération de la politique qui s'exprime sur Internet. Ayant étudié les liens pointant depuis les sites activistes vers le Sommet européen qui s'est déroulé en mars 2003 à Barcelone et vers le Sommet de Monterrey en janvier 2004, elle montre que ces réseaux n'ont pas perdu de vue la prolifération politique en se "raccrochant" aux Sommets mondiaux. Elle explique comment les sites des mouvements sociaux, en établissant des liens vers les sites officiels des Sommets, ont contribué de manière assez large à faire porter leur action ailleurs : comment par exemple un scandale portant sur la fermeture d'entreprise ou un projet de privatisation de l'énergie en Europe se transforme en une lutte pour le revenu garanti.

Cette cartographie des liens est un outil, nous pourrions même dire "une machine", visant à mettre en évidence la manière dont se construisent les questions politiques et les procédures selon lesquelles les mouvements sociaux contribuent à redéfinir, à resignifier et à réorienter les questions publiques et politiques. Déroulant la métaphore du lien qui s'inscrit elle-même dans un dispositif technique (liens hypertextes) et dans une méthodologie d'enquête, Noortje Marres en déduit que les trajectoires de politisation des militants sur

[563] Le site d'*Autonomedia*. Disponible sur : http://www.autonomedia.org/ [consulté le 15 décembre 2005]

[564] MARRES, Noortje. "Pourquoi prendre des chemins de traverse ? De quelques déplacements politiques sur le Web". In *Multitudes*. Paris : Exils, n°9, mai-juin 2002

Internet prennent la forme de "cheminements de problèmes" (*trajectories of issues*) et de détours visant, pour ces mouvements sociaux, à "interférer" entre eux.

Il est probable que si l'on refaisait aujourd'hui cette cartographie des liens articulant sites des mouvements sociaux et sites activistes de la technique ou de la propriété intellectuelle, la physionomie de la carte aurait beaucoup changé. La position du site *Creative Commons*, qui se situait en 2003 à la périphérie proche de *gnu.org*, a probablement beaucoup évolué et s'y est peut-être même substituée comme un des axes centraux du réseau. On sait par ailleurs que *Creative Commons* a contribué à faire apparaître sur cette carte un nombre considérable de "nouveaux entrants", notamment dans le domaine de l'art et de la culture, contribuant ainsi à densifier la carte et, de ce fait, à multiplier les trajectoires et les inférences politiques.

Il reste que la méthode de cartographie apparaît particulièrement opérationnelle en ce sens qu'elle ne s'attache pas simplement à spécifier des organisations, mais à tenter par un dispositif technique, baptisé *issue crawel*, de montrer comment se co-élaborent des causes et des problèmes publics (*issues*) à travers les *issue-networks*[565].

Cette méthodologie de recherche a été utilisée par le *Web Graph Sociology Research Initiative*[566] pour étudier la physionomie de différents mouvements sociaux sur Internet (mouvement contre la guerre en Irak, pour une gauche progressiste aux États-Unis ou les mouvements de sensibilité libertaire). Le plus intéressant peut-être est de raccorder ces cartes avec celle qui a été réalisée par Rogers en 2003. En faisant ce travail de connexion entre ces cartes à finalités différentes, on peut s'apercevoir qu'il existe de nombreux plans d'interconnexion entre des champs politiques, des intérêts et des finalités extrêmement variés. Ces cartes, juxtaposées les unes aux autres, ne définissent pas une politique, un projet de société cohérent, mais elles illustrent et incarnent la logique de plateaux et de rhizomes que développent Deleuze et Guattari. Rogers et, dans le prolongement de ses travaux, tous ceux qui s'intéressent à la cartographie de l'Internet militant montrent que le monde de l'art, de la technique et de la politique entretiennent de près ou de loin, d'une manière ou d'une autre, des

[565] ROGERS, Richard, MARRES, Noortje. "Recipe for Tracing the Fate of Issues and Their Publics on the Web". In LATOUR, Bruno, WEIBEL, Peter (edt.). *Making Things Public. Athmospheres of Democracy*. Cambridge : MIT Press, 2005, p. 922-933

[566] Le site du *Web Sociology Research Initiative*. Disponible en ligne sur : http://farrall.org/webgraph/ [consulté le 15 décembre 2005]

relations étroites les uns aux autres. Ces liens répondent, de notre point de vue, à cet impératif de rupture a-signifiante qui fait que si une connexion se défait, elle peut trouver un autre chemin pour se reconstruire. On ne peut être qu'étonné par la pertinence de ces cartes qui contribuent en quelque sorte à valider un travail empirique de terrain, mettant à jour des connexions nouvelles qui n'avaient pas été repérées dans un travail approfondi de terrain.

Cependant, malgré le caractère extrêmement précis et opératoire d'une telle méthodologie dont on peut tirer de nombreux enseignements, tant sur le fond (la connaissance des réseaux eux-mêmes) que sur la forme (les procédures de construction de causes politiques sur Internet), il convient néanmoins d'en relever ici les limites. On peut tout d'abord dire que la méthode de Rogers ne tient compte que du Web et en aucun cas des autres formes de diffusion qui existent et qui pourraient même s'y substituer : le courrier électronique et la messagerie instantanée, bien entendu, mais aussi le P2P ou le développement de nouvelles formes de diffusion audiovisuelle par exemple. Typiquement, *Issue Crawel* n'est pas, en l'état, en mesure de repérer les formes d'agrégation que nous avons vu à l'œuvre dans le domaine de la vidéo militante. Une autre limite, plus gênante encore, est celle des pages de liens et les liens qui eux-mêmes sont en train de disparaître au profit de la syndication. Ce dernier tournant technologique pourrait apparaître mineur s'il n'inversait pas, de manière fondamentale, les rapports qui étaient ceux des liens hypertextes. On ne peut plus seulement considérer les liens qui se tissent entre un site et un autre, mais le contenu lui-même qui va s'agréger sur une seule et même page. Ce bouleversement technologique n'invalide pas en-soi la problématique des *issues,* mais nécessite de la préciser en montrant notamment comment se construisent ces trajectoires de politisation, par quels procédés et selon quelles procédures,. C'est d'ailleurs de cette manière que Noortje Marres conclut son article sur les chemins de traverse des mouvements sociaux sur Internet :

"Le web procure d'abondantes preuves des migrations du politique au-delà des circuits retranchés de la décision, mais il y a encore beaucoup à apprendre sur les voies de la politisation telles qu'elles sont tracées par les acteurs sociaux sur le web. Entre la prolifération des problèmes et la singularité de leurs parcours une question, notamment, demeure : tracées par une multiplicité d'acteurs sociaux irréductibles sur et hors le web, quelles formes de trajectoires pourraient assurer un bon traitement des problèmes ?[567]"

[567] MARRES, Noortje. "Pourquoi prendre des chemins de traverse ? De quelques déplacements politiques sur le Web". Art. cit.

Dernière limite, sans doute la plus problématique, le caractère formaliste et désincarné d'une telle approche de la politique comme chose publique, développée par ailleurs par Bruno Latour. Il nous apparaît particulièrement réducteur, dès lors que l'on opte pour un travail de terrain, d'appréhender les pratiques politiques sous le seul angle de trajectoires de politisation ou *issues*, sans s'intéresser aux subjectivités et à leurs interactions à travers lesquelles se fabriquent ces causes communes.

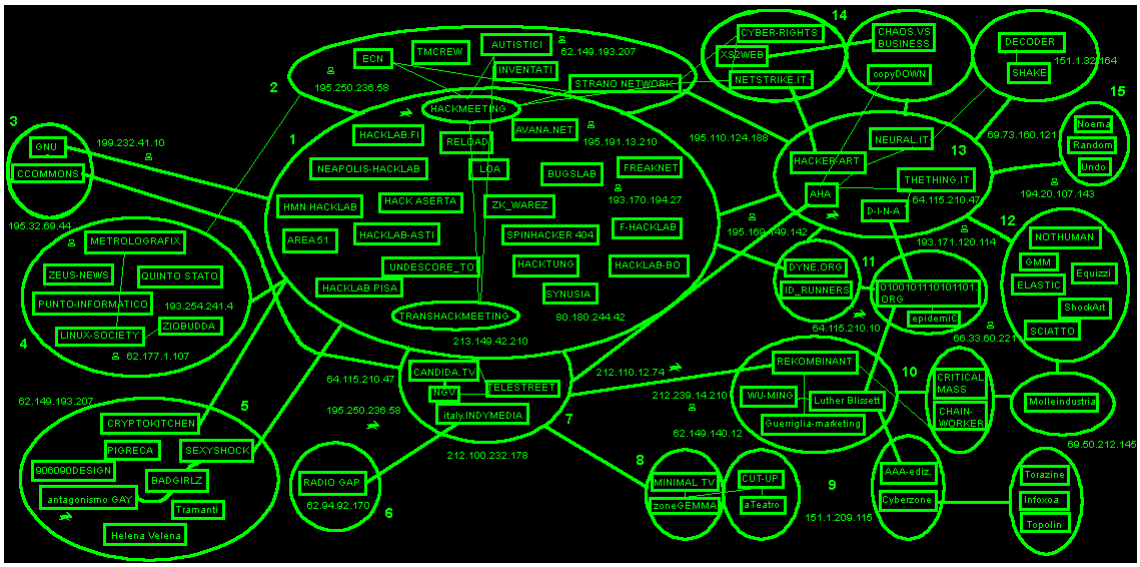
### b) Plis et replis de la carte : des machines et des causes

Un second exemple sur lequel nous souhaiterions nous arrêter, est celui de Tatiana Bazzichelli de AHA[568] qui, reprenant et détournant un des travaux des pionniers du Net-art, JODI, a tenté d'établir une cartographie de l'activisme politique, artistique et technologique en Italie. Pour elle, l'hacktivisme est un comme un rhizome, c'est-à-dire un phénomène d'*open-source* dont la tactique et la stratégie ne peuvent pas être interprétées en termes statiques. L'hacktivisme est un réseau de pratiques issues du monde de la technique, de l'art et de la politique, faisant émerger d'une manière alternative et indépendante des questions et permettant de produire non seulement de l'information, mais aussi des subjectivités. Pour elle les activités de nombreux médias indépendants issus du monde de la "contre-culture" peuvent être qualifiés d'hacktivistes. Son projet s'inscrit donc dans une tentative de réaliser une carte des liens qui existent entre art, technique et politique.

La carte réalisée pour le festival d'art logiciel *Read me* par Tatiana Bazzichelli s'intitule "*%20Italian_Hacktivism_and_Art [ 21,08,2004 15:35:24 ]*[569]". Carte à double entrée, l'une par la représentation graphique et l'autre par le code source de la page web elle-même, elle tente de mettre en évidence les liens qui relient l'hacktivisme italien à d'autres expériences issues du monde de l'art ou de la technique (le logiciel libre notamment).

[568] Le site de *AHA – Activism, Hacking, Artivism*. Disponible en ligne sur : http://www.ecn.org/aha/ [consulté le 15 décembre 2005]

[569] BAZZICHELLI, Tatiana. "%20Italian_Hacktivism_and_Art [21.08.2004 15:35:24]. Dall'hacking all'art in Italia". Disponible en ligne sur : http://www.ecn.org/aha/hacktivism.htm [consulté le 15 décembre 2005]




*Carte : "%20Italian_Hacktivism_and_Art [ 21,08,2004 15:35:24] par Tatiana Bazzichelli*

Au centre de la carte, explique l'activiste italienne, on peut voir ce qui constitue le cœur de l'hacktivisme italien : ce groupe se compose des *hackmeeting* (rencontre de hackers) et des *hacklabs* (réseaux d'échange et de formation). À partir de ce premier groupe, elle va en identifier une vingtaine, tous liés les uns aux autres et appartenant à des sphères de pratiques (des "scènes") et à des traditions différentes. Un des manières de repérer les différents groupes - et c'est probablement là un des aspects les plus intéressants de cette carte - est de les identifier par la machine, le serveur sur lesquels ils sont hébergés.

Malgré son caractère qui peut être perçu comme superficiel, cette représentation permet de comprendre que l'hacktivisme se caractérise d'abord par l'interconnexion de machines qui possèdent toutes leur propre identité sur le réseau.

Si l'on voulait appliquer ce type de représentation à l'hacktivisme français par exemple, nous verrions que *Samizdat* et *Acrimed* se situent sur la même machine. Ce qui est visible du point de vue du dispositif technique et du réseau, c'est qu'il existe une très grande proximité entre *Samizdat* et *Acrimed*, plus grande sans aucun doute qu'avec les *Watch Dogs* qui sont ceux auxquels les deux chercheurs de *France Télécom* apparient *Acrimed*. Dire qu'*Acrimed* et plus proche de *Samizdat* que des *Watch Dogs* est bien entendu une hérésie d'un point de vue strictement politique. Pourtant, on peut classer sans risque de se tromper *Acrimed* dans la catégorie des hacktivistes.

Apparier *Acrimed*, *Samizdat*, et même la revue *Multitudes* ou la liste de discussion de Net-Art *[nettime-fr]* (hébergés sur le même serveur), n'est pas une provocation qui pourrait apparaître anodine et anecdotique. Au-delà de leurs désaccords politiques extrêmement importants, des intérêts et des champs de compétences très divergents, il existe un lien qui, même s'il n'apparaît pas de manière explicite, est extrêmement fort entre eux. Préciser ce lien, c'est mettre en évidence la nature même d'un rhizome dans une pratique d'activisme en réseau, en montrant les effets de ramifications qui ne sont pas a priori corrélées à l'orientation politique des acteurs mais à des rencontres interpersonnelles, des "sympathies", des choix financiers, etc.

Pour avoir pu observer cette rencontre, contre-nature si l'on en croit Dominique Cardon et Fabien Granjon entre *Samizdat* et *Acrimed*, il nous apparaît intéressant d'y consacrer un développement qui montrera comment l'hébergement par *Samizdat* a pesé de manière significative sur la pratique d'*Acrimed*, et au-delà probablement, sur la conception même que se fait *Acrimed* de l'information et de sa circulation.

La décision de créer le site *Acrimed*, quelques semaines après la création de l'association, a été prise en 1999, dans le cadre de l'association *Espaces Marx*, institut de recherche proche du PCF, créée en 1996. C'est à ce moment qu'un des fondateurs d'*Acrimed* a demandé au *webmaster* de l'association *Espaces Marx* de l'aider à mettre en place un site pour son association. À cette époque, l'offre d'hébergement associative et politique était relativement limitée. Il n'existait donc que peu de possibilités pour choisir l'hébergement du site : *Intern@tif*, hébergeur d'*Espaces Marx*, lui aussi très proche du PCF et hébergeant aussi le quotidien l'*Humanité*, le *R@S*, Réseau Alternatif et Syndical, créé notamment par des adhérents de SUD-PTT - dont en particulier Christophe Aguiton - et *Samizdat*, serveur hébergé à l'époque en Italie et proche des milieux autonomes. Les deux premiers hébergeurs n'ayant pas été retenus pour diverses raisons (proximité politique compliquée avec *Intern@tif*, offres payantes dans les deux premiers cas, habitude de travail du webmaster qui connaissait bien la machine de *Samizdat*, etc.). Il a été convenu d'héberger le site d'*Acrimed* sur le serveur de *Samizdat*. Il convient ici de préciser que le choix d'héberger un site sur une machine de cette association, comme d'ailleurs sur n'importe quel autre serveur même commercial, n'est en aucun cas un choix neutre, ni d'un point de vue technologique, ni d'un point de vue politique. En effet, non seulement l'hébergement du site s'est fait à titre gracieux (il est devenu

payant pour une somme symbolique quelques années plus tard) mais les membres de *Samizdat* et le *webmaster* d'*Espaces Marx*, qui partageaient à l'époque pour l'essentiel les orientations de *Samizdat* en termes notamment de conception de la communication, ont pris en charge la formation du webmaster d'*Acrimed*.

Cette formation a non seulement consisté à apprendre au *webmaster* d'*Acrimed* le maniement d'outils de création de sites ou de listes de discussion, mais elle s'est aussi prolongée par des débats relativement approfondis sur les usages de ces outils, sur le rôle qu'ils pouvaient jouer dans la pratique de circulation de l'information ou de débat en ligne. On peut dire en ce sens que, même s'il ne partageait pas l'ensemble des orientations de *Samizdat*, le webmaster d'*Acrimed* a baigné dans cette approche hacktiviste et expressive des outils, des usages et *in fine* des contenus eux-mêmes. Cette formation lui a en effet probablement permis de comprendre qu'aucun site ne ressemble à un autre, mais qu'il est le produit de choix à la fois politiques et techniques s'évaluant sur une échelle de pertinence. À ce titre, il lui est apparu aussi que les outils ne sont pas neutres quant à leurs finalités, comme l'ont longtemps pensé d'autres membres d'*Acrimed*, hors du champ de réflexion de cette formation. C'est donc tout à la fois en s'inscrivant dans une démarche de maîtrise de considérations à la fois techniques et politiques et en toute connaissance de cause qu'*Acrimed* a mis en place un site web et deux listes de discussions (une d'information et une autre de discussion).

Pour renforcer cette idée qu'il existe un lien étroit, empreint parfois de certaines formes de prescription, entre *Samizdat* et *Acrimed* et outre les échanges interpersonnels qui peuvent se dérouler de manière quotidienne, il convient de signaler que tous les administrateurs de sites ou de listes de discussion hébergés par *Samizdat* sont abonnés à la liste de diffusion *[samizdat_users@samizdat.net]*. Cette liste de 150 personnes constitue un lien étroit entre les administrateurs du serveur et les administrateurs de sites. On y trouve surtout de nombreux conseils ou informations techniques, mais aussi des prescriptions d'usage qui s'inscrivent dans une politique de la circulation de l'information.

Le dernier message posté le 28 septembre 2005, sur la liste de *[debacrimed@samizdat.net]*, à laquelle près de 360 personnes étaient inscrites au moment de sa fermeture, témoigne de l'attention toute particulière que les administrateurs de la liste portent à la question des usages des différents outils disponibles :

-------- *Message original* --------

*Sujet: [debacrimed_l] Fermeture définitive de debacrimed*

*Date: Wed, 28 Sep 2005 10:09:06 +0200*

*De: Lucas XXX*

*Répondre à: debacrimed_l@samizdat.net*

*Pour: debacrimed_l@samizdat.net*

*Bonjour à toutes et tous,*

*En 1999, l'association Acrimed créait la liste debacrimed destinée à l'observation et à la critique des médias et aux débats que ceux-ci peuvent susciter.*

*Force est de constater que cette liste ne remplit pas ces objectifs. Peut-être parce que nous n'avons pas su ou pu l'animer comme il conviendrait. Sans doute, aussi, parce qu'une telle liste, comparée aux forums en ligne (par exemple) ou aux dizaines de débats publics que nous contribuons à animer chaque année, est un forum inapproprié.*

*De surcroît, la quasi-totalité de ceux qui, adhérents ou non de notre association, contribuent à l'observation des médias, débattent de nos publications et, le cas échéant, les contestent, le font à l'écart de cette liste, ne désirent pas s'y inscrire ou préfèrent se désabonner. Le rythme élevé des désabonnements témoigne très vraisemblablement d'une grande déception.*

*C'est pourquoi, après plusieurs mois d'hésitation et après en avoir discuté lors de notre réunion de rentrée, nous avons collectivement décidé d'interrompre cette liste. Cette décision prend effet dès aujourd'hui. Mais nous réfléchissons à l'éventualité d'ouvrir un forum directement sur notre site.*

*Ces constats, évidemment, peuvent ne pas être partagés, notamment par les abonnés les plus récents (quelques-uns depuis quelques jours à peine...). Et notre décision peut créer une déception supplémentaire. En attendant l'existence d'un forum sur notre site, il s'offre plusieurs possibilités complémentaires :*

*- Au cas où ce ne serait pas déjà fait, s'abonner à notre liste d'information (près de 3000 abonnés). Pour cela se reporter à : http://www.acrimed.org/article200.html*

*- Contribuer à l'observation des médias en écrivant à acrimedredac_l@samizdat.net.*

*- Et surtout créer une nouvelle liste de diffusion, si vous souhaitez en prendre la responsabilité. Rien n'est plus facile, même si la modération suppose pas mal de disponibilité et de vigilance. Nous communiquerons volontiers à tous les abonnés de cette liste les conditions d'inscription (qui? sur quoi? comment?) à toute liste de discussion que l'un ou plusieurs d'entre eux voudraient créer.*

*Cordialement, ...*

*-------- Fin de message --------*

Cette décision de fermer la liste de discussion qui se révèle être un format de débat extrêmement polémique créant des phénomènes de distorsion et de dissymétrie, du "bruit",

s'inscrit dans la logique propre, d'après Dominique Cardon et Fabien Granjon, à *Samizdat*, visant à "redéfinir la relation entre le public et les médias".

Si nous voulions donc établir une cartographie des médias alternatifs français, il conviendrait de créer un tableau à deux entrées :

- Une première entrée qui concernerait le rapport que ces organisations entretiennent avec les outils et les formats d'expression. À ce titre, *Acrimed*, *Multitudes*, *Nettime.fr*, etc. appartiendraient au même sous-ensemble.
- Une seconde entrée liée aux thématiques abordées et aux causes ciblées. Dans ce cas et dans ce cas seulement, nous pourrions mettre en évidence la distance qui existe entre ces organisations : l'une s'attachant à "changer les pratiques du journalisme" fondée sur une approche critique des médias, l'autre à diffuser des informations émanant pour l'essentiel de la gauche très radicale.

Cette logique de cartographie à double entrée est celle à laquelle a recours Tatiana Bazzichelli dans son travail "*%20Italian_Hacktivism_and_Art [ 21,08,2004 15:35:24]"*. Si on voit apparaître sur la page web une carte mettant en évidence des machines et des liens entre des machines, on peut aussi visualiser d'une autre manière les relations qui existent entre ces différents réseaux. En demandant au navigateur d'afficher la source de la page, c'est-à-dire d'afficher le code qui a permis de générer cette page web, on voit alors apparaître un type de classement assez différent :

*<!-- 4: Hacking/Information Technology -->*
*<area shape="rect" coords="106,647,277,679" href="http://www.linux.it" target="_blank">*
*<area shape="rect" coords="161,452,360,496" href="http://www.olografix.org" target="_blank">*
*<area shape="rect" coords="61,576,292,615" href="http://punto-informatico.it" target="_blank">*
*<!-- 5: Cyberfeminism/Gender -->*
*<area shape="rect" coords="203,873,311,904" href="http://www.pigreca.com" target="_blank">*
*<area shape="rect" coords="593,935,721,974" href="http://www.radiogap.net" target="_blank"*
*<area shape="rect" coords="194,818,387,853" href="http://www.cryptokitchen.net" target="_blank">*
*<area shape="rect" coords="338,993,438,1024" href="http://www.tramanti.it" target="_blank">*
*<!-- 6: Radio Network -->*
*<area shape="rect" coords="57,911,219,950" href="http://www.906090design.com" target="_blank">*

*Extrait de la page de code html de http://www.ecn.org/aha/map.htm*

Le classement qui apparaît lorsque l'on visualise le code de la page s'organise autour des champs de mobilisation spécifique de chaque organisation ou de chaque collectif : Média Activisme, Net-Art, Féminisme, Logiciel libre, etc. Cette démarche, qui a recours à la métaphore du code, serait une des manières par exemple de situer *Samizdat* et *Acrimed* sur les "plans de consistances" qui sont respectivement les leurs, tout en montrant les liens qui se sont tissés entre eux. La métaphore du code caché est particulièrement importante. Elle permet de montrer ce que la carte ne révèle pas toujours. Au-delà du visible, de ce qui peut apparaître comme une évidence (la cause ou la machine peut importe), les plis de la carte nous donnent accès à un autre territoire.

### c) Les communautés d'essaims : les auto-représentations du P2P.

On l'a dit plus haut, la méthodologie développée par Richard Rogers pour établir des cartographies des modèles de diffusion et de trajectoires politiques peut trouver sa limite dans des formes de diffusion inhérentes à l'apparition de nouveaux outils comme le P2P ou la syndication. Le défi des "cheminements de problèmes" (*trajectories of issues*) tel que le développent Marres et Rogers - nous avons déjà abordé cette question -, au-delà de la fonction des détours, est celui de la "rupture a-signifiante". Dés lors qu'un lien est brisé entre un site et un autre, comment vont-ils s'établir de nouvelles connexions avec d'autres sites, sinon d'autres *issues* ?

De la même manière, Marres et Rogers ne proposent pas vraiment de modèle pour expliquer comment s'établissent des inférences entre plusieurs sites. On le voit : non seulement la prolifération des informations augmente chaque jour de manière exponentielle, mais cette prolifération n'est pas productrice d'entropie. Elle génère au contraire de la densification, et parfois même de la redéfinition ou de la resignification des *issues*.

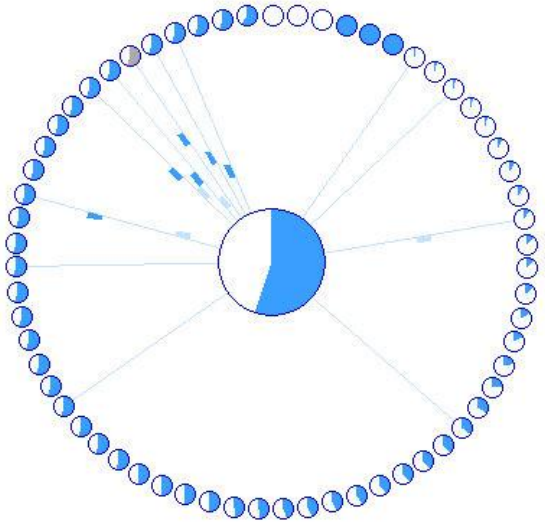
On peut se demander, dans ces conditions, s'il existe un modèle endogène, lié lui-même aux dispositifs techniques, qui permette d'expliquer cette articulation entre prolifération et densification. On trouve un modèle de ce type dans le domaine du P2P avec la représentation

proposée par le système de distribution de fichiers *BitTorrent*. Tout à la fois logiciel et principe d'organisation, *BitTorrent* part de l'idée que, dans un réseau informatique, quand une information se trouve sur un serveur unique, plus elle est demandée, moins elle est accessible à cause de la saturation de la bande passante du serveur. La caractéristique de *BitTorrent* est de renverser cette tendance en permettant à chaque client informatique qui a téléchargé un fichier de devenir serveur à son tour. Si l'on reprend la définition de *Wikipedia*[570] de *BitTorrent*, on peut dire que sa création participe de la problématique du P2P et vise à contrebalancer la tendance qui nécessite d'augmenter de plus en plus la bande passante pour subvenir à des besoins toujours croissants, et réclame donc des investissements financiers proportionnels.

*BitTorrent* fait partie des solutions qui visent à atteindre des objectifs identiques, sinon plus performants, sans augmentation des coûts, ni gaspillage inconsidéré de la bande passante. Le principe de téléchargement est simple : tout utilisateur souhaitant télécharger un fichier devient, dés qu'il a commencé à obtenir un fragment de fichier, serveur à son tour. Il envoie lui aussi des fragments de fichier en même temps qu'il en télécharge d'autres. Dès que la totalité du téléchargement est terminée, le client devient à son tour une source. Dans *BitTorrent*, les fichiers sont divisés en morceaux de petite taille (en général 512 Ko) qui peuvent être assemblés entre eux sans ordre spécifique. Chaque client utilise alors la meilleure connexion disponible - le meilleur chemin - vers les sources pour récupérer les fragments manquants, tout en rendant disponibles les fragments qu'il a téléchargés.

L'avantage de *BitTorrent*, qui fait sa supériorité par rapport aux autres réseaux P2P, est d'une part de pouvoir télécharger des fragments de fichiers émanant de plusieurs sources, appelé *multisourcing* et, d'autre part, de ne pas contraindre à télécharger des blocs adjacents dans un ordre spécifique pour recomposer le fichier.

[570] La définition du terme "Bitorrent" sur *Wikipedia France*. Disponible en ligne sur : http://fr.wikipedia.org/wiki/Bittorrent [consulté le 15 décembre 2005]



*Représentation visuelle du téléchargement d'un fichier en BitTorrent*

Si le fichier est par exemple composé de 10 blocs et si le client dispose déjà des blocs 1, 2 et 3, il ne lui est pas nécessaire d'attendre d'obtenir le bloc 4 pour continuer à télécharger d'autres blocs en attendant qu'il soit disponible. Un des autres avantages de *BitTorrent* est de garantir la validité des données au moment du téléchargement : si un fichier est corrompu, c'est que sa source l'était ou qu'il l'a été sur l'ordinateur client.

Les blocs sont systématiquement vérifiés et tout bloc corrompu pendant le transfert est systématiquement rejeté. On sait en effet que les autres formes de transmission de fichiers altèrent, pour un nombre considérable de raisons, de manière assez considérable les fichiers avec des données qui se perdent sur le réseau. Même si ces altérations ne sont pas toujours visibles par l'utilisateur final grâce à des dispositifs d'extrapolation, il n'en reste pas moins que la corruption des fichiers est une question particulièrement importante.

On le voit ici, *BitTorrent* ne prend pas comme point de départ le fichier dans son intégralité mais des fragments seulement, des blocs qui circulent entre des machines qui sont en même temps serveurs et clients.

Il convient de noter que le créateur de *BitTorrent* a décidé d'intégrer, parmi les fonctionnalités de son logiciel, une représentation graphique de la manière dont sont téléchargés les fichiers, ce qui n'a pas d'intérêt opératoire, ni d'un point de vue technologique, ni pour l'utilisateur final. Cela ne sert qu'à représenter la circulation des données. Cette représentation des nœuds a recours à la métaphore de l'essaim d'abeilles dont le centre est le

fichier. Lorsque l'on veut télécharger un fichier, on s'inscrit dans l'essaim qui s'est créé autour de ce fichier. Les "abeilles" sont alors les blocs qui vont chercher les autres blocs dont le client a besoin en même temps que ses propres abeilles vont féconder les autres par les blocs dont il dispose. Cette métaphore de l'essaim issue du P2P est aujourd'hui assez largement significative des formes de circulation et d'agrégation sur Internet. Il n'y a plus de "fils", à l'image des liens hypertextuels qui sont au centre de la méthodologie de Rogers, mais des abeilles qui butinent en même temps qu'elles fécondent, créant des communautés extrêmement temporaires, puis se déplaçant vers d'autres communautés pour contribuer à les féconder à leur tour.

La communauté française de musique indépendante *BnFlower*[571] a recours de manière explicite et exemplaire à cette métaphore de l'essaim pour mettre en place un réseau de diffusion de musique sur Internet en dehors des circuits commerciaux traditionnels. *BnFlowers* se définit comme une communauté qui essaie de diffuser les oeuvres de musiciens indépendants issus de la *Musique Libre*, des *Creative Commons* ou du *Copyleft*, sur le réseau Internet. Partant du principe que la musique indépendante peut-être diffusée par des amateurs qui connaissent les différentes technologies d'Internet (courrier électronique, P2P, podcasting, messagerie instantanée, etc.) et de mobilité, cette communauté définit deux types d'acteurs : d'une part les abeilles (les *Bees*) qui aident les musiciens à diffuser leur musique sur Internet, d'autre part les fleurs (les *Flowers*) qui sont les musiciens et qui ont besoin de faire circuler leur production sur le réseau.

On voit très bien dans cet exemple le rôle affecté à ceux qui, sans être des spécialistes, utilisent Internet. Les internautes sont perçus comme des abeilles, dont les réseaux sociaux sont très diversifiés. En se déplaçant d'un site à l'autre, d'un forum à l'autre, en apposant leur signature sur le courrier électronique faisant la promotion d'un artiste, ils peuvent contribuer à la notoriété de celui-ci. L'enjeu n'est donc pas de déployer un dispositif massif de promotion comme peuvent le faire les grandes maisons d'édition, mais de faire comme l'abeille qui, passant de fleur en fleur, les pollennise et les féconde.

L'abeille et l'essaim agissent, cet exemple l'illustre, comme une métaphore extrêmement opératoire pour se représenter comment circule l'information sur le réseau. Aucun internaute

[571] Le site de musique *BnFlowers*. Disponible en ligne sur : http://www.bnflower.com/ [consulté le 15 décembre 2005]

n'est identique à un autre. Chacun d'eux a des intérêts, des relations, des compétences, des manières de penser, des valeurs qu'il exerce dans des réseaux différents. La logique de l'essaim est une manière d'illustrer ce processus par lequel des questions, des habitudes, des problématiques peuvent circuler d'une communauté à l'autre. Comment expliquer autrement toutes les rencontres, à l'évidence très improbables, les cheminements parfois très complexes, les ré-orientations ou les redéfinitions de problèmes qui n'auraient pu émerger dans des structures traditionnelles de réflexion et de décision ?

Comment expliquer par exemple cette rencontre à laquelle nous avons pu assister entre les acteurs du Logiciel Libre et Act Up France à l'occasion de la réunion européenne, des contre-cultures digitales, le *ZeligConf*[572], qui s'est déroulée à Paris en décembre 2000 ? Un des facteurs déterminant ayant permis cette "interférence", pour reprendre le terme de Noortje Marres, entre Logiciel Libre et Sida à propos de la question de la Propriété Intellectuelle ne s'inscrit pas seulement dans une logique de trajectoire de liens, mais dans une logique "d'essaiminage" où les organisateurs de la *ZeligConf* ont joué un rôle important. Cette mise en commun apparaît aujourd'hui évidente et les organisations du monde du Logiciel Libre, celles qui luttent contre le développement du Sida comme les chefs de gouvernement des pays du Sud touchés par ce fléau, travaillent ensemble de manière très étroite. Elle l'aurait sans doute moins été si ces questions avaient été traitées dans le cadre des institutions, des circuits conventionnels du politique et des canaux propres aux démocraties représentatives.

Même si on ne se représente pas la métaphore du rhizome comme on se représente celle de l'essaim, il n'en reste pas moins que les principes de rupture a-signifiante, de multiplicité et de connexion sont autant de points communs entre ces deux types de représentation du réseau.

### 2) Géolocaliser : les territoires du voisinage virtuel électronique

On peut constater depuis le milieu de l'année 2005 un phénomène qui peut apparaître surprenant, mais qui doit être de notre point de vue interprété à la lumière d'une part de la définition du rhizome et en particulier du principe de décalcomanie, et d'autre part de la

[572] Le site de la *ZeligConf*, rencontre européenne des contre-cultures digitales. 15-17 décembre 2000. Disponible en ligne sur : http://www.zelig.org/00_zeligconf/ [consulté le 15 décembre 2005]

diffusion des technologies de mobilité. On croyait que les internautes "s'enfonçaient" de plus en plus dans les plis du réseau et dans une réalité de plus en plus virtuelle. Ils ont paradoxalement tendance à se positionner sur des cartes représentant le monde physique comme terrain de lutte.

Depuis 2005, les internautes ont tendance à s'inscrire dans l'espace géographique en se localisant sur des cartes géographiques disponibles sur Internet conjointement à l'apparition de dispositifs de géolocalisation sur Internet - notamment de *GoogleMaps*[573] ou de *Google Earth*[574]. Jusqu'à présent ils tentaient de réaliser des cartes subjectives, ouvertes et en tout état de cause justifiables d'aucun modèle structural et surtout pas géographique. Ce mouvement massif émerge avec la diffusion des technologies de mobilité. Il est nécessaire de souligner ici que le terme "technologie de mobilité" ne doit pas être pris dans son acception étroite, c'est-à-dire le seul téléphone portable, mais plus largement avec toutes les expérimentations des réseaux sans fil. Ce mouvement puise, d'après nous, ses racines d'abord dans la diffusion du WIFI (*Wireless Fidelity*) .

### a) Le WIFI ou l'amorce de la re-territorialisation de l'activisme électronique.

Technologie mise en place pour fonctionner en réseau local, le WIFI est progressivement devenu un moyen d'accès à haut débit à Internet, en particulier dans des lieux publics (cafés, aéroports, gares, centres de conférences, sinon la rue etc.). Depuis l'apparition de ce protocole, il est devenu assez courant de pouvoir se connecter à Internet dans différents lieux si l'on dispose d'un ordinateur portable et d'une antenne (carte WIFI). Certains opérateurs de télécommunication, des chaînes de restauration (Mac Donald, Starbuck, etc.), ont en effet décidé de permettre à des utilisateurs de se connecter à Internet à partir de certains lieux, appelés *hotspots*. L'accès au réseau sans fil est en général payant (abonnement ou achat d'une carte comme pour le téléphone portable), mais il est aussi assez fréquent que des

[573] Le site *Google Maps*. Disponible en ligne sur : http://maps.google.com/ [consulté le 15 décembre 2005]

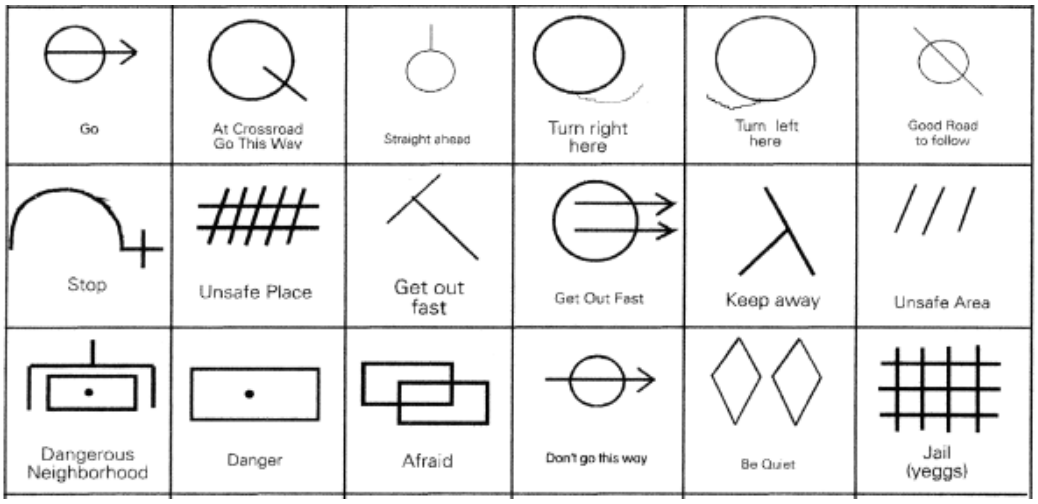
[574] Le site *Google Earth*. Disponible en ligne sur : http://earth.google.com/ [consulté le 15 décembre 2005]

associations, des lieux culturels ou artistiques, des individus, etc. offrent, sciemment ou pas, la possibilité à d'autres d'utiliser leur accès à Internet.

Si on peut parfois trouver une signalétique spécifique indiquant qu'il est possible de se connecter à Internet à partir d'un *hotspot*, le repérage des points d'accès à Internet est beaucoup plus compliqué lorsqu'il s'agit d'initiatives individuelles. Il convient de signaler que souvent, ceux qui fournissent de l'accès WIFI à Internet sont en quelque sorte "piratés". Ils ne savent pas que le niveau de sécurité de leur antenne est trop faible et que des personnes installées à proximité de l'émetteur peuvent se connecter sans difficulté à la borne. Certains utilisateurs de WIFI pratiquent le *wardriving* qui consiste à s'installer dans une voiture, munis d'un ordinateur portable et à "scanner" les différents quartiers des villes pour repérer les réseaux WIFI ouverts (c'est-à-dire ceux auxquels chacun peut se connecter gratuitement). Ces "pirates sans fil" font ensuite des cartes qu'ils diffusent sur Internet, permettant à chacun de trouver un endroit public à partir duquel il peut se connecter lorsqu'il n'a pas accès à Internet par une liaison filaire classique.

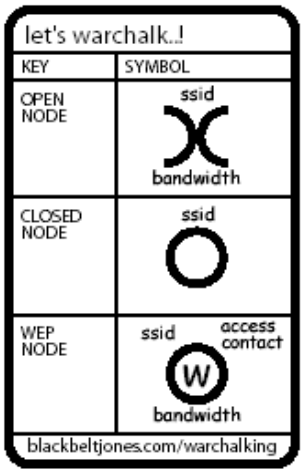
De cette pratique du *wardriving* qui inaugure les problématiques d'informatiques nomades, découle le *warchalking*. Ce procédé consiste en un marquage à la craie des différents lieux permettant une communication ouverte. Une telle pratique du marquage à la craie rappelle la signalétique développée par les *Hobo*, ouvriers migrants et sans-abri qui se déplaçaient dans les années vingt-trente à travers les États-Unis et dont Nels Anderson a donné une description très précise dans *Le Hobo, sociologie du sans-abri*[575]. Le *warchalking* est en effet cette pratique des sans-abris qui consistait à laisser des traces de leur passage pour indiquer à leurs successeurs les dangers ou les petites ficelles leur permettant d'obtenir de la nourriture, un logement provisoire, des soins, .

[575] ANDERSON, Nels. *Le Hobo, sociologie du sans-abri*. Paris : Nathan, 1993




*Hobo signs : http://www.worldpath.net/%7Eminstrel/hobosign.htm*

S'inspirant de cette signalétique, un certain nombre d'utilisateurs de WIFI ont développé des signes spécifiques qui, tracés à la craie sur des murs, permettent de savoir qu'à un endroit spécifique, il est possible de se connecter d'une manière ou d'une autre, c'est-à-dire gratuitement ou pas, à Internet à partir d'un ordinateur portable. Généralement, comme l'indique l'illustration reproduite plus bas, un réseau ouvert se symbolise par deux demi-cercles ouverts et inversés alors qu'un réseau fermé est signifié par un rond :




Dans *Smart Mobs*[576], Howard Rheingold raconte, avec le talent qui est le sien, la genèse de l'intérêt qu'ont porté, depuis 1999-2000, les activistes aux réseaux sans fil, en les

[576] RHEINGOLD, Howard. *Smart Mob. The Next Social Revolution*. Cambridge : Perseus Publishing, 2002. Voir aussi les analyses de FORLANO, Laura. "Activist Infrastructures: The Role of Community Wireless Organizations in Authenticating the City". In *Eastbound*, vol I, avril 2006. Disponible en ligne sur : http://eastbound.info/journal/2006-1/forlano [consulté le 13 avril 2006]

distinguant très nettement des réseaux mobiles des grands opérateurs de téléphonie (3G/UMTS[577]). C'est d'ailleurs d'après lui un des terrains privilégiés sur lesquels va se dérouler une épreuve de force sans précédent entre les opérateurs de téléphonie et les utilisateurs de réseaux sans fil.

L'histoire des réseaux sans fil remonte, aux États-Unis, aux années vingt et plus précisément au naufrage du Titanic. En réaction à ce naufrage - le Titanic comportait de nombreux appareils radios - les États-Unis, suivi par de nombreux autres pays, ont commencé à réguler et alouer des fréquences du spectre électromagnétique. En 1927, le *Radio Act* institue une autorité de régulation, la Commission Fédérale de la Radio, et réserve le spectre radio aux diffuseurs détenant une licence. En 1934, le *Communication Act* ajoute un contrôle sur les communications télégraphiques et téléphoniques et créé la Commission Fédérale des Communications (FCC). Ces deux lois mettent en évidence l'idée que les ondes électromagnétiques sont une propriété publique dont l'attribution à des diffuseurs commerciaux doit se faire sur le principe d'un usage qui serve l'intérêt, le confort et les besoins du public. C'est l'économiste Ronald Coase qui arrivera à convaincre la FCC que la mise aux enchères de fréquence est plus efficace que l'octroi de licence.

Au début des années quatre-vingt, alors que la grande partie du spectre électromagnétique était occupée, soit par les activités commerciales, soit par l'armée, une toute petite partie était encore réservée à une utilisation sans licence pour faire fonctionner des appareils sans fil (téléphones sans fil, portes de garage automatique, etc.), la FCC a décidé d'ouvrir des fréquences pour réaliser des expérimentations dans le domaine des réseaux sans fil. C'est la société américaine *Apple Computer* qui a, selon Rheingold, commencé à exploiter cette faille, au début des années quatre-vingt-dix, pour permettre de créer des réseaux internes sans fil. En 1999, Apple lance donc la borne Airport, première application grand public du WIFI.

Alors que les opérateurs de télécommunications dépensaient des centaines de milliards de dollars pour acheter des licences haut débit pour les téléphones portables (UMTS/3G par exemple), les activistes du WIFI (appelés *freenetteurs* par Rheingold) avançaient de manière

[577] 3G/UMTS : désigne la troisième génération des technologies de téléphonie mobile. Accessible au grand public dans certains pays d'Europe depuis 2002 (en Norvège, Autriche, puis en France et autres), elle s'appuie sur la norme *Universal Mobile Telecommunications System* (UMTS), permettant des débits bien plus rapides qu'avec la précédente, le GSM.

extrêmement rapide dans le déploiement de réseaux sans fil aux États-Unis puis dans le monde entier. En 1999, à Seattle, Matt Westervelt, administrateur système chez Real Networks, créa un site reproduisant une carte de son quartier et appelant tous ceux qui disposaient d'une station WIFI à se localiser sur la carte pour fournir de l'accès à Internet. Howard Rheingold cite aussi le cas historique de *Consume The Net* à Londres dont le fondateur, James Stevens annonçait en février 2002 : "Marre d'être pris en otage dans ton quartier ? Marre du prix des FAI [Fournisseurs d'Accès à Internet] ? Soucieux de l'idée de communauté ? Ok, on va faire un nouveau réseau qui sera global, rapide et conçu par ces utilisateurs[578]".

Un des éléments particulièrement intéressant autour du WIFI, des questions de géolocalisation et de cartographie est lié à l'intérêt, devenu important, porté désormais aux questions du local et de la communauté. On peut en effet dire que le WIFI, qui n'a un rayon d'action que de quelques dizaines, voire quelques centaines de mètres, est le dispositif qui inscrit Internet à la fois dans des territoires (les quartiers) et dans des communautés. C'est bien en ce sens le retour du rhizome sur le calque, si l'on souhaite reprendre la terminologie développée par Deleuze et Guattari.

Howard Rheingold prend en effet dans *Smart Mob*, l'exemple de *NYCWireless*[579] qui est emblématique du rapport étroit que l'activisme WIFI entretient avec la question des territoires. Il montre que le déploiement du WIFI est le moment où apparaissent de nouveaux acteurs dans le monde de l'Internet : des associations de quartiers ou des structures communautaires tout d'abord, des urbanistes et des architectes ensuite et puis des géographes urbains ou des géographes culturels enfin. L'intérêt de *NYCWireless* est de ne pas poser la question en terme d'affrontement avec les FAI ou les opérateurs de téléphonie mobile, mais de poser la question de la formation de communautés dans des territoires. Ce groupe est issu d'un fonds pour la mise en valeur des zones urbaines, visant à amener le haut débit sans fil dans les quartier déshérités de Yonker.

"Le fondateur de *NYCWireless* voit les réseaux sans fil, qu'ils soient coopératifs et à but non lucratif ou commerciaux, comme des opportunités 'd'apprendre à utiliser la technologie pour créer de nouvelles connexions entre les gens à la place de les isoler'. *NYCWireless* monte

[578] Cité par RHEINGOLD, Howard. *Smart Mob. op.cit.*

[579] Le site de *NYCWireless*. Disponible en ligne sur : http://www.nycwireless.net/ [consulté le 15 décembre 2005]

des alliances avec des groupes communautaires et développe une infrastructure 'construite autour de certaines valeurs de base : orientation communautaire, facilité d'intégration, souci de la vie privé et de sa protection, utilisation des attentes et des contrats sociaux et création d'un champ commun pour l'interaction'[580]."

À l'occasion notamment de l'enquête de terrain sur le déploiement du WIFI dans différents quartiers de Paris que nous avons menée dans le cadre du "laboratoire usages" de France Télécom R&D, nous avons eu l'occasion de constater à de nombreuses reprises à quel point la question du territoire, de la proximité, du voisinage est cruciale dans le monde de l'Internet avec le WIFI. L'installation d'une borne qui alimente un immeuble est en effet une occasion de se rencontrer de manière assez fréquente et de rompre avec l'anonymat qui caractérise les formes de vie modernes. Mais c'est aussi l'occasion de s'identifier collectivement comme un nœud de réseau sur une carte géographique pour informer d'autres utilisateurs potentiels. Ces utilisateurs peuvent ainsi savoir qu'il existe un point d'accès à Internet ou, à tout le moins, un réseau communautaire. Même s'il ne permet pas forcément d'accéder à Internet, ce réseau peut fournir des services variés, centrés autour de la vie de quartier (partage de fichier MP3[581] ou de films, aide aux devoirs scolaires par visio-conférence, etc.)

Malgré ses faiblesses, ses risques - notamment en matière de sécurité - et sa fragilité, le WIFI s'est non seulement posé pendant assez longtemps comme une alternative aux offres de téléphonie mobile, encore extrêmement onéreuses, mais il a de plus contribué à poser la question du territoire sur Internet. C'est en effet à partir de ce moment que des internautes ont commencé à avoir recours à des cartes géographiques, à s'identifier - ou pour être plus précis, à localiser leurs antennes - et à travailler avec des structures de quartier, des architectes, des urbanistes ou des géographes pour mener une réflexion sur la ville. Le WIFI a permis aux internautes de comprendre qu'ils étaient insérés dans un territoire et pas seulement perdus dans une sphère des idées. En s'opposant, et pour certains d'entre eux de manière frontale, aux opérateurs de téléphonie mobile qui n'avaient pas encore eu le temps de proposer des offres concurrentielles d'accès à Internet à Haut Débit, les adeptes du WIFI ont fait émergé cette

[580] Cité par RHEINGOLD, Howard. *Smart Mob. op.cit.* p. 184

[581] MP3 : Abréviation de MPEG-1/2 Audio Layer 3, le MP3 est la spécification sonore du standard MPEG-1, du *Moving Picture Experts Group* (MPEG). C'est un algorithme de compression capable de réduire drastiquement la quantité de données nécessaire pour restituer de l'audio, mais qui, pour l'auditeur, ressemble à une reproduction du son original non compressé, c'est-à-dire avec perte significative mais acceptable de qualité sonore pour l'oreille humaine.

problématique de la géolocalisation pour compenser la principale faiblesse de leur dispositif - à savoir l'incapacité de couvrir l'intégralité d'un territoire (ville, quartier, ..). À partir de ce moment, les internautes se sont habitués à se représenter dans l'espace, à voir des cartes et à se positionner selon leurs coordonnées, ouvrant ainsi la voie à une réflexion sur le rapport d'Internet à l'espace physique.

### *b)* De la psychogéographie aux *Locative Media*

Pour Lev Manovich que nous avons cité plus haut[582], l'espace physique s'emplit en effet de plus en plus d'informations électroniques et visuelles. Les ordinateurs et les réseaux, via notamment les technologies sans fil, sont en train d'envahir littéralement les espaces physiques. Reprenant sa critique de la réalité virtuelle qui s'illustrait par un utilisateur de dispositif de "réalité virtuelle" navigant dans un univers virtuel, il affirme que nous sommes en train de prendre un virage important. À cette image se substitue aujourd'hui une autre : celle d'une personne lisant ses mails dans la rue, dans un aéroport, dans une voiture ou dans n'importe quel autre espace physique, à partir d'un ordinateur portable, d'un PDA ou d'un téléphone mobile. De la même manière, l'espace physique tend de plus en plus à devenir producteur d'information. Howard Rheingold cite dans *Smart Mobs* de nombreux exemples de dispositifs proposant des informations liées à un passage dans l'espace[583]. Nous pouvons pour notre part citer un autre exemple plus récent : celui de *GeoMinder*[584], petit logiciel qui sert à envoyer un message SMS à quelqu'un lorsqu'il se trouve à un endroit précis. Il suffit de créer un message sur son téléphone portable et de lui dire à dans quel lieu on souhaite que le message soit acheminé. Nous ne sommes donc plus dans une dimension temporelle : "tu dois m'envoyer le message à telle heure", mais dans une dimension spatiale : "ce message doit me parvenir lorsque je serai à tel endroit".

---

[582] MANOVICH, Lev. *The Poetics of Augmented Space: Learning from Prada ... art. cit.*

[583] RHEINGOLD, Howard. *Smart Mob. op.cit.*

[584] Le site de *GeoMinder*. Disponible en ligne sur : http://ludimate.com/products/geominder/ [consulté le 16 décembre 2005]

Même s'il apparaît encore aujourd'hui prématuré d'avoir un regard distancié sur le phénomène de géolocalisation qui est en train d'émerger, nous pouvons formuler ici quelques hypothèses en s'appuyant sur le discours des acteurs impliqués dans ce mouvement.

Comme l'explique Hubert Guillaud du magazine en ligne *InternetActu*, les usages émergents de la géolocalisation s'appliquent principalement à l'univers de la téléphonie mobile pour repérer des objets et des personnes dans l'espace physique. Elle permet non seulement de déterminer une position dans l'espace physique mais aussi d'accéder à des informations de proximité ou à des services "contextualisés", adaptés à des lieux ou à des situations spécifiques.

"Le but ultime de cette information consiste donc à nous permettre de géocirculer dans des informations contextuelles pour pouvoir réserver son billet de cinéma depuis son mobile juste en passant devant une affiche de film par exemple. Mais le potentiel de la géolocalisation va bien au-delà de ce type d'application. En appliquant les technologies de localisation à des données, à des sites web, à des systèmes d'information, on permet aux informations numériques d'interagir de toutes sortes de manières avec le monde physique. Et comme on le voit aujourd'hui, les services d'échanges, de mise en relation seront certainement plus utilisés que les services purement commerciaux[585]".

La notion de médias localisés (*locative media*) sert à désigner tout une série de dispositifs numériques dotés de systèmes de localisation à partir de localisations géographiques et permettant aux mondes physiques et numériques de s'interpénétrer à leur point de convergence. Le terme *locative media* a été inventé d'après Hubert Guillaud par Ben Russel et Marx Tuters du *Locative Media Lab*[586] en 2003. C'est une tentative pour définir de nouvelles formes "d'art médiatés", selon l'expression de Lev Manovich, qui travaillent à explorer l'intersection entre l'espace virtuel et l'espace physique. Profitant du développement et de la popularisation des dispositifs GPS, notamment dans l'automobile, les médias localisés ont attiré l'attention de nombreux techniciens, artistes, activistes, chercheurs et scientifiques qui tentent, depuis quelques années, d'expérimenter les technologies de géolocalisation dans des interventions artistiques, des tentatives de cartographies ou des définitions de réseaux sociaux. Toutes ces expérimentations forment un ensemble extrêmement varié d'applications qui cherchent à inonder, comme le dit Lev Manovich, l'espace physique de données et

[585]GUILLAUD, Hubert. "Les médias localisés : point de contact entre le réel et le virtuel. In *InternetActu*. 19 janvier 2005. Disopnible en ligne sur : http://www.internetactu.net/index.php?p=5773 [consulté le 16 dévembre 2005]

[586] Le site du *Locative Media Lab*. Disponible en ligne sur : http://locative.net/ [consulté le 16 décembre 2005]

d'images numériques, à "augmenter la réalité" par des informations émanant des territoires digitaux, c'est-à-dire à l'enrichir, à la densifier et à la resignifier.

Qu'on y navigue aujourd'hui en flâneur, en touriste ou en citoyen, explique Hubert Guillaud, ces premières applications dessinent par l'exemple comment on pourrait tisser des réseaux humains, faire vivre des communautés, administrer et entretenir de véritables "territoires" à la fois numériques et physiques. Car contrairement à bien des services de géolocalisation, l'essentiel n'est pas uniquement de dire "où je suis" ou de recevoir des informations sur l'endroit où je suis, mais plus encore peut-être de donner de la profondeur à ma position dans l'espace par la dimension multi-utilisateurs. Le côté communautaire et social de ces applications est bien souvent essentiel, qu'il s'agisse de jeux, de réseaux sociaux, d'applications de sécurité, de sauvetage ou d'urgence ou même d'activisme.

Pour bon nombre de ces expérimentateurs, qu'ils soient artistes, activistes, urbanistes ou architectes, la référence aux travaux sur la "psychogéographie" des Situationnistes apparaît incontournable. Contrairement à la géographie qui, d'après Guy Debord, rend compte de l'action déterminante de forces naturelles générale (la composition des sols, les régimes climatiques, les formations économiques d'une société) et de la conception qu'elle se fait du monde, la psychogéographie se propose de réaliser "une étude des lois exactes et des effets précis du milieux géographique, consciemment aménagé ou non, agissant directement sur le comportement affectif des individus[587]".

Le projet de psychogéographie des Situationnistes ne s'arrête pas à une étude des lois concernant les effets de la réalité physique sur l'état affectif. Il s'inscrit surtout dans une démarche politique de brouillage des signes dans le monde physique, pour le provoquer, le déprécier et éventuellement le re-signifier. Partant d'une conception de la ville qui s'articule à son héritage historique, Debord explique que celle-ci est tout d'abord marquée par la nécessité de disposer d'espaces libres permettant la circulation rapide de troupes et l'emploi de l'artillerie. Ce sont ces considérations qui seraient à l'origine du plan d'embellissement urbain adopté par le Second Empire. Le problème principal qui se pose à l'urbanisme selon Debord est celui de la circulation d'une quantité croissante de véhicules automobiles. Cette abondance

[587] DEBORD, Guy. "Introduction à une critique de la géographie urbaine". In *Les lèvres nues*. Bruxelle, n° 6, 1955. Disponible en ligne sur : http://www.larevuedesressources.org/article.php3?id_article=33 [consulté le 16 décembre 2005]

de voitures particulières représente pour lui le résultat de la propagande par laquelle la production capitaliste persuade tout un chacun que la possession d'une voiture est un privilège.

"Puisque l'on rencontre, même à de si minces propos, l'idée de privilège, et que l'on sait avec quelle aveugle fureur tant de gens - si peu privilégiés pourtant - sont disposés à défendre leurs médiocres avantages, force est de constater que tous ces détails participent d'une idée du bonheur. Cette idée reçue dans la bourgeoisie est maintenue par un système de publicité qui englobe aussi bien l'esthétique de Malraux que les impératifs du Coca-Cola. Il s'agit de provoquer la crise en toute occasion, par tous les moyens[588]".

À ce titre, la psychogéographie est partie prenante de ce projet de mise en crise du capitalisme en contribuant à re-siginifier l'espace physique, en l'inondant de messages visant à déprécier continuellement les messages publicitaires, les divertissements et plus généralement toutes les constructions ambiantes.

Les premiers de ces moyens sont sans doute la diffusion, dans un but de provocation systématique, d'une foule de propositions tendant à faire de la vie un jeu intégral passionnant, et la dépréciation continuelle de tous les divertissements en usage. Dans la mesure naturellement où ces divertissements ne peuvent être détournés pour servir à des constructions d'ambiances plus intéressantes. Il est vrai que la plus grande difficulté d'une telle entreprise est de faire passer dans ces propositions, apparemment délirantes, une quantité suffisante de séduction sérieuse. Pour obtenir ce résultat, une pratique habile des moyens de communication prisés actuellement, peut se concevoir. Mais aussi bien une sorte d'abstention tapageuse, ou des manifestations visant à la déception radicale de ces mêmes moyens de communication, qui entretiennent alors indéniablement, à peu de frais, une atmosphère de gêne .

À ce titre, l'activisme d'*AdBuster* ou du *Billboard Liberation Front*[589], réalisant des interventions sur des espaces publicitaires pour en détourner le sens fait partie du répertoire d'action des psychogéographes et préfigure les usages activistes des *locative media*. Si les activistes s'intéressent en effet à ces technologies, c'est probablement qu'elles permettent de développer de nouvelles pratiques de re-signification dans l'espace physique.

[588] Ibid.

### c) Les systèmes activistes de contre-surveillance et de soutien aux immigrés clandestins

Nous pourrions avancer ici une autre hypothèse qui permettrait d'expliquer de manière complémentaire l'intérêt que portent artistes et activistes à la question du rapport entre données électroniques et espaces physiques. Cet intérêt se rencontre lors de la mobilisation d'un nombre assez important d'activistes contre la vidéosurveillance. C'est en effet à partir des groupes activistes comme le *Surveillance Camera Players*[590] et l'*Institut for Applied Autonomy*[591] aux États-Unis ou *Spot the Cam*[592] en Hollande - pour ne citer que les plus connus - que se sont développées de nombreuses pratiques de localisation de caméras de vidéosurveillance.

L'objectif de ces projets est d'établir des cartes repérant les lieux où sont disposés des caméras dans les villes, pour en informer le public, et exercer ainsi une fonction de contre-pouvoir vis-à-vis des gouvernements, de la police et même des entités privées (entreprises, individus, etc.).

Dés le milieu des années quatre-vingt-dix, le groupe new-yorkais *Surveillance Camera Players*, qui jouait des pièces de théâtre devant les caméras de vidéosurveillance pour, disaient-ils, distraire les personnes qui les contrôlaient, a pris l'habitude d'établir des relevés assez précis des emplacements de ces caméras de vidéosurveillance dans les différents quartiers de New-York, de les afficher dans les endroits concernés et de les mettre en ligne sur Internet.

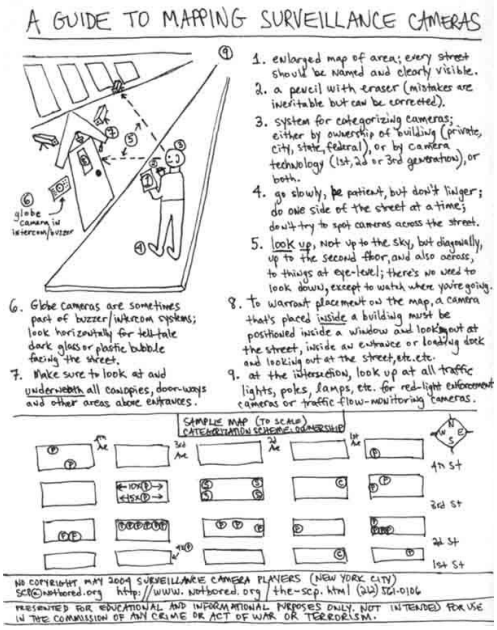
---

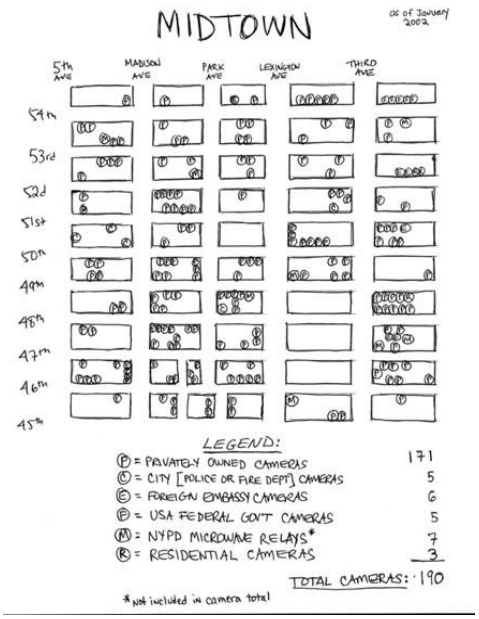
589 Voir le site du *Billboard Liberation Front*. Disponible en ligne sur : http://www.billboardliberation.com/ [consulté le 6 mars 2006]

590 Le site du *Surveillance Camera Player*. Disponible en ligne sur : http://www.notbored.org/the-scp.html [consulté le 16 décembre 2005]

591 Le site de l'*Intistut for Applied Autonomy*. Disponible en ligne sur : http://www.appliedautonomy.com/isee.html [consulté le 16 décembre 2005]

592 Le site de *Spot the Cam*. Disponible en ligne sur : http://www.spotthecam.nl/ [consulté le 16 décembre 2005]




*Cartographie des lieux implantations de vidéosurveillance réalisée par Surveillance Camera Player*

Dans le sillage de ce travail précurseur, on peut citer ici les expériences d'un groupe d'artistes anglais, *Irational* et son système de CCTV (*Close Circuit Television*) qui mettait en ligne des webcam installées dans différents pays du monde (Espagne, Angleterre, États-Unis) et incitait les visiteurs du site, grâce à un petit logiciel de fax, à envoyer un rapport à la police locale s'ils apercevaient un délit ou un crime dans les rues[593]. Parmi les autres actions provocatrices de ce groupe visant à déstabiliser les systèmes de vidéosurveillance, on peut citer les *sabotag* qui sont des dessins aux pochoirs créant des illusions d'optique faisant croire à l'opérateur que son système est défectueux[594].

L'expérience *ISee*, de l'*Insitut for Applied Autonomy* (IAA), menée avec le *Camera Surveillance Players* prolonge l'intérêt des activistes des Nouvelles Technologies pour la cartographie du monde physique et pour les problématiques de contre-surveillance. En 2001, l'IAA a en effet mis en ligne une application cartographique permettant de se déplacer à Manhattan en échappant au plus grand nombre possible de caméras de vidéosurveillance. À partir d'une interface web représentant une carte de la presqu'île, il suffit de cliquer à l'endroit

[593] Le site du groupe *Irational*. Disponible en ligne sur : http://irational.org/cgi-bin/cctv/cctv.cgi?action=front_page [consulté le 16 décembre 2005]

[594] La page de l'action *Sabotag* du groupe *Irational* : Disponible en ligne sur : http://www.irational.org/heath/cctv_sabotag/ [consulté le 16 décembre 2005]

d'on l'on souhaite partir puis à l'endroit où l'on se rend pour que le logiciel établisse un parcours échappant à la surveillance des caméras. Ce système a été par la suite implémenté dans d'autres quartiers de New York, d'autres villes des États-Unis ou du monde comme Amsterdam par exemple.

En Angleterre, le groupe *Unreality TV* qui réalise des performances devant les caméras de vidéosurveillance en inversant la logique du vol (en déposant par exemple des objets dans les sacs des gens) ou en faisant des chorégraphies rythmées au sifflet, a lui aussi réalisé ce travail de repérage des emplacements de caméras dans Oxford Street à Londres.

La question de la contre-surveillance citoyenne, axe privilégié depuis longtemps par les activistes, permet d'expliquer l'intérêt qu'ils portent à la question de la cartographie. Le projet S77CCR (*System-77 Civil Counter - Reconnaissance*) qui se définit comme un système tactique de contre-surveillance urbaine, est un projet de l'artiste Marko Peljhan visant à doter les mouvements sociaux de drônes (petits avions radiocommandés disposant de caméras et d'outils de reconnaissance) pour observer les mouvements de la police à l'occasion des manifestations. Il va de soi que ce projet est loin d'être abouti - ce n'est même pas là sa vocation finale probablement. Il cherche avant toute chose à sensibiliser le public à ces questions de surveillance et au rôle, de plus en plus fondamental, que jouent les technologies numériques dans de telles pratiques. La présentation de ce projet est particulièrement explicite pour souligner l'intérêt que les activistes peuvent porter à la question de la vidéosurveillance et à celle des technologies de géolocalisation et de cartographie :

"Semiautomatic geographic information applications can analyze street deployment of hostile elements or containment units for civil society conflict analysis. Biometric surveillance methods for the security of the cultural and political active citizen allow the tagging of government representatives and business agents. The observation of police forces or riot control units can give a tactical advantage in mass demonstrations and acts of civil disobedience.

Recent public conflicts have made it clear that technology for independent monitoring of operations is necessary for staying on top of developments and news but also for issues of legal procedures and court cases.

S-77CCR consortium has chosen Vienna as a first testing ground for its airborne public intelligence and reconnaissance service and installs its first functional tactical command hub on a central square in the historic city. Included in the installation is demo-ware that demonstrates the tactical use of S-77 in the civil unrest of the year 2000 in Vienna. Instead of Seattle, Genoa and Geneva the protest movement of Vienna after the installation of a rightwing government has been the model for S-77 operation planning routines. The spectrum

of activities and specifically the extreme mobility of the actors have been a foremost reason to select this manifestation of civil protests as representative for demonstration purposes"[595].

Au-delà d'un usage qui viserait à soutenir la mobilité des activistes à l'occasion de manifestations, le projet S77CCR a été aussi pensé comme un dispositif permettant d'aider les sans-papiers à franchir les frontières pour pouvoir immigrer en Europe.

Il existe depuis longtemps en effet une convergence relativement étroite entre les activistes du Net et un certain nombre d'organisations proches des luttes pour les sans-papiers. C'est en particulier le cas en France où des techniciens de l'informatique interviennent de manière directe dans ces luttes en fournissant des dispositifs techniques visant à aider les sans-papier. Ainsi Marc Chemillier explique, dans un texte de décembre 2000 intitulé "Cyberéflexion du miroir social : un site Internet, miroir de la lutte des sans-papier [596]", comment et pourquoi un certain nombre d'informaticiens se sont mobilisés dés 1996 pour créer un site et une liste de discussion visant à médiatiser la lutte de l'Église Saint-Bernard.

De manière peut-être encore plus significative, nous pouvons aussi citer le réseau *No-Border* qui a été longtemps un des nœuds d'agrégation étroite des activistes issus d'Internet et des militants sans-papier. Mouvement décentralisé, *No Border*[597] est un réseau qui milite pour une ouverture complète des frontières et fournit au jour le jour des informations sur les nombreuses manifestations et actions organisées par ses participants au niveau mondial. Le mouvement qui entretient des liens privilégiés avec le média Internet, tente de rassembler avant tout autour de ce mot d'ordre simple : "No Border". De la même manière que c'était autour de la question de la propriété intellectuelle que s'était opérée la rencontre entre militants du libre et militants d'Act Up, c'est en effet à propos de la question de la liberté de circulation que se thématise cette rencontre entre activistes du Net et militants de la cause des immigrés en Europe. Pour eux, la problématique de la liberté de circulation de l'information converge avec celle de la circulation des hommes et des femmes à travers les frontières. Dans les deux cas, il s'agit en effet de montrer que le flux est loin de constituer un élément de

[595] La présentation du projet *S77CCR*. Disponible en ligne sur : http://s-77ccr.org/about.php [consulté le 16 décembre 2005]

[596] CHEMILIER, Marc. " Cyberéflexion du miroir social : un site Internet, miroir de la lutte des sans-papiers ". Décembre 2000. Disponible en ligne sur : http://www.ldh-france.org/docu_hommeliber3.cfm?idhomme=561&idpere=541 [consulté le 16 décembre 2005]

[597] Le site du réseau *No Border*. Disponible en ligne sur : http://www.noborder.org/ [consulté le 16 décembre 2005]

déstabilisation des États. Ces activistes, qui se retrouvent en général sur des thèses avancées par les penseurs post-colonialistes comme Paul Gilroy[598] et par les travaux de Toni Negri, estiment que les migrants incarnent de manière quasi-emblématique la condition ontologique de la résistance.

Le point de convergence entre ces deux champs de mobilisation est principalement celui de la communication et des formes hybrides de production linguistique dans le médiascape. De la même manière que les militants du Net visent par leur travail créatif à resignifier les codes linguistiques et sémiotiques de la société, les migrants s'inscrivent eux aussi dans une conception créative du langage. Dans leur ouvrage *Multitudes*, Michael Hardt et Toni Negri précisent cette idée en disant que :

"Le fait que la production dépende aujourd'hui de plus en plus des compétences linguistiques et d'une communauté de langage ne fait que mettre en relief la nature commune de l'activité sociale créative. Tous les éléments actifs de la société [dont les pauvres et les migrants] sont des agents créatifs du point de vue linguistique dans la mesure où ils ne cessent de créer des langages communs. Cette communauté linguistique est première par rapport au profit et à la construction de hiérarchies locales ou globale (...). Malgré ces hiérarchies, nous pensons cependant que les dominés sont souvent les agents les plus créatifs d'une communauté linguistique donnée, celle-ci bénéficiant dans son ensemble des nouvelles formes hybrides linguistiques qu'ils produisent. (Le caractère créatif de la langue africaine-américaine au sein de l'anglais illustre parfaitement ce phénomène[599]".

C'est bien d'après le rapport créatif au langage, la capacité à créer des langages communs qui thématise la relation étroite qui se noue entre activistes du Net et militants post-coloniaux. On pourrait faire appel une fois encore au slogan fondateur des communautés de hackers : "L'information veut être libre". Pour que l'information puisse être libre (sous-entendu, de circuler), il faut que les hommes et les femmes soient eux aussi libres de circuler.

C'est à ce titre que la géographie des flux migratoires doit être similaire à celle la géographie de l'Internet, c'est-à-dire une "géographie relationnelle" telle que la définit Solveig Godeluck dans son livre *La géopolitique d'Internet*. Plutôt que de recouvrir des territoires géographiques aux frontières établies, Internet constitue pour elle un lieu de passage ouvert, en recomposition et en déploiement permanent. Les liens tissés entre les ressources

[598] GILROY Paul. *L'Atlantique Noir. Modernité et double conscience*. Paris : Kargo, 2003

[599] HARDT, Michael, NEGRI, Toni. *Multitudes. Guerre et démocratie à l'Âge de l'Empire*. Paris : La Découverte, 2004, p. 165-166

numérisées et les parcours des internautes au gré de leur navigation composent seuls la géographie du réseau :

"Sur Internet, ce qui compte, ce ne sont pas les frontières prétendument "naturelles" comme les États savent en tracer, parce que ce paysage est mouvant. L'essentiel est au contraire la géographie des points de passage, la "connectivité" (…) La carte, c'est le territoire. Les parcours des internautes dessinent l'une et l'autre simultanément. Chaque pas créé une trace informationnelle, ouvre un chemin éphémère. Le cyberespace doit donc s'analyser en fonction des liaisons dynamiques qui s'établissent entre les internautes (…), entre les sites (…), et même entre les machines[600]"

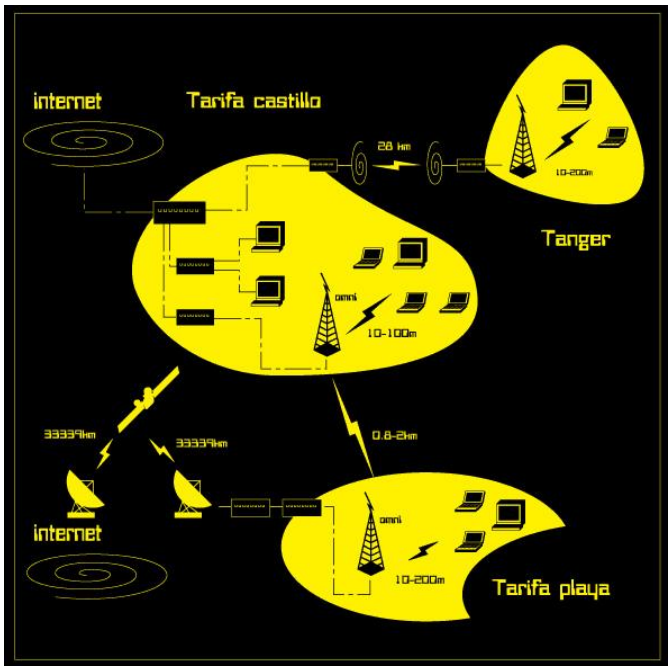
Cette coïncidence entre liberté de l'information et liberté de mouvement, perçue à travers la notion de flux, par de nombreux activistes, est une des raisons qui les ont conduit à s'intéresser à la question des territoires, des frontières et de la cartographie. On peut citer ici le travail précurseur de l'artiste anglais Heath Bunting qui a réalisé un site Internet, baptisé *BorderXing Guide*. Ce site vise à informer les candidats à l'immigration clandestine dans les pays occidentaux sur les manières de passer les frontières. Feuilles de routes, relevés géographiques, durées des expéditions, équipements nécessaires, contacts derrière les frontières, *BorderXing* se présentait comme un véritable guide de l'immigration clandestine. Interviewé par le quotidien *Libération*, le créateur de ce guide expliquait sa démarche : "Si, disait-il la tendance actuelle est de libérer le mouvement de l'information, celle de la géopolitique est de restreindre la circulation des humains". Prenant à revers l'idée selon laquelle Internet serait un espace sans frontière, Heath Bunting a décidé de ne rendre accessible son site qu'aux pays dont sont issus les candidats à l'immigration : "Dans *BorderXing Guide,* explique-t-il en effet à la journaliste, c'est l'inverse : les gens doivent de déplacer et les données sont restreintes[601]". En conclusion de son article, Marie Lechner, soulignant que les hacktivistes, d'ordinaire plus concernés par les frontières politiques et sociales, allaient se préoccuper de plus en plus de questions liées à la géographie et à la cartographie.

Cette intuition est aujourd'hui largement confirmée par le développement de nombreuses pratiques permettant d'aider les migrants à passer les frontières sans encombre grâce à des outils de cartographie et de géolocalisation. Une des thématiques principales ayant marqué la seconde édition de la rencontre d'hacktivistes européens qui s'est déroulée en juin

[600] GODELUCK, Solveig. *Géopolitique d'Internet*. Paris : Éditions de la Découverte, 2002

[601] LECHNER, Marie. "Le net-art aux frontières du réel". In *Libération*, le 28 octobre 2002

2005 à Tarifa, en Espagne et à Tanger, au Maroc : "Freedom of knowledge, Freedom of movement[602]", est celle de la cartographie.




*Graphique représentant le disopositif mis en place lors de la rencontre ""Freedom of knowledge, Freedom of movement" de Juin 2005*

Cette rencontre avait pour but de promouvoir, à travers des ateliers, des présentations, des sessions de travail et des laboratoires d'expérimentation, les réseaux sociaux locaux et transnationaux traitant du rapport entre d'une part technologies de l'information et de la communication, et migrations et frontières de l'autre. Ainsi, un des objectifs annoncés de cette rencontre était de développer des outils, d'échanger et de partager des connaissances, de débattre de projets et de stratégies communs à la fois aux activistes des technologies, aux migrants et aux précaires des deux côtés des rives de la Méditerranée. Durant la dizaine de jours qu'a duré cette rencontre, de nombreux outils de communication (installation d'un réseau WIFI entre Tanger et Tarifa) et de cartographie ont été expérimentés.

Le système S77CCR a été utilisé pour illustrer les possibilités de réaliser un drone de contre-surveillance, permettant d'aider les migrants à éviter les patrouilles maritimes de la police de l'immigration et à trouver des plages de débarquement.

[602] Le site de l'initiative *Freedom of knowledge, Freedom of movement*. Fadaiat, 2005. Disponible en ligne sur : http://www.fadaiat.net/ [consulté le 16 décembre 2005]

On peut mentionner ici un autre projet baptisé S4G-2 (*Sailing for Geeks 2*). À partir d'un bateau, des activistes se sont attachés à effectuer une reconnaissance des routes maritimes employées par les migrants entre l'Afrique et l'Espagne, en expérimentant les technologies civiles de contre-surveillance et de géolocalisation développées à Tarifa. D'après les promoteurs de ce projet, parmi lesquels nous pouvons citer Andy Bichlbaum des *Yes Men*, Marko Peljhan, Ewen Chardronnet ou Nathalie Magnan, qui se revendiquent à la fois d'une posture artistique, technologique et activiste, il s'agit d'une part d'établir un travail de reconnaissance maritime à l'aide d'outils de cartographie mais aussi, d'un point de vue plus théorique, de donner forme à la frontière pour tenter de la découdre :

"plus qu'un pointillé noir sur le bleu entre deux oranges d'une carte Michelin
plus que le nombre de morts connus ou pas dans le détroit
plus que les quotas d'immigrations que l'Europe Forteresse veut nous proposer
plus que l'obsession en miroir de deux continents, refus / nécessité
plus qu'un passage lourdement chargé d'histoires
plus qu'un détroit d'une profondeur de montagne aux courants contraires
plus que les histoires de sous-marins encore obscures
plus qu'un flot agité par les courants et les vents qui ne s'accordent pas toujours
plus que le lieu de passage des dauphins et des requins pèlerins
plus qu'une zone de surveillance policière extrêmement perfectionnée
plus que le noeud symbolique et physique de relations aux registres multiples
c'est en tant qu'artistes que nous allons tenter de découdre cette frontière[603]".

Au-delà de ces projets qui s'apparentent à des performances, de nombreux débats sur la question de la "géographie des multitudes" ont eu lieu à l'occasion de cette rencontre en essayant eux aussi de déconstruire la notion de frontière dans une perspective, là encore très proche des travaux de Toni Negri. Comme l'explique Isabelle Saint-Saëns dans un article de la revue *Multitudes*, à propos de l'externalisation des camps de migrants en-dehors des frontières de l'Europe, le tracé des frontières devient virtuel en se repliant vers l'intérieur et en se dépliant vers l'extérieur. En ce sens, dit-elle, la frontière est en passe de se détacher du territoire et n'en marque plus la limite. Pour les autorités des pays européens, il s'agit moins désormais, à travers les frontières, de "protéger que de trier, de délimiter les individus, dont la

[603] Le site de l'initiative *Sailing for Geeks*. Disponible en ligne sur : http://volt.lautre.net/sail/S4G2/ [consulté le 16 décembre 2005]

circulation sera contrôlée en amont, avant même qu'ils n'entrent sur le territoire. Il s'agit de cartographier les flux et de les gérer[604]".

De la noosphère avancée par Teilhard de Chardin aux dispositifs de géolocalisation servant à soutenir les migrants en Europe, en passant par la notion de rhizome telle que la définissent Deleuze et Guattari, on voit bien que la question de l'espace (espace virtuel ou espace physique) travaille constamment les représentations du Net, tant du point de vue des travaux de recherche que d'un point de vue endogène aux mouvements eux-mêmes. On peut y voir à l'oeuvre non seulement les évolutions et les déplacements technologiques (apparition des technologies de mobilité par exemple), mais aussi des convergences de plus en plus fines avec des champs de réflexion sociaux ou politiques liés à la question du rapport à l'espace et à la gestion des flux .

Avec les travaux de Deleuze et Guattari, on pourrait conclure cette réflexion quant aux représentations du Web sur l'idée que nous assistons aujourd'hui à un mouvement particulièrement foisonnant d'allers et retours entre cartes et calques, entre des représentations subjectives de l'espace et des territoires physiques. Les données numériques sont en train de "coloniser" l'espace physique. On peut légitimement s'en inquiéter au regard du développement des dispositifs de vidéosurveillance. Mais il convient aussi de s'intéresser à la manière dont le réseau est en train de nourrir la pensée de l'espace. L'exemple de la convergence entre des militants agissant pour la liberté de circulation de l'information et ceux qui se mobilisent pour la liberté de circulation des personnes est de ce point de vue emblématique : les problématiques inhérentes à Internet permettent aujourd'hui d'appréhender de manière renouvelée la question de la dynamique des flux migratoires.

Si Internet est le dehors, on peut alors dire que ce dehors est en train de se décalquer non seulement sur le monde physique, mais aussi et surtout sur la perception que l'on peut se faire de la réalité. À l'instar de l'écriture chez Deleuze et Guattari, le nomadisme est avec Internet un espace aux contours relationnels dans lequel chaque pas fait en direction de l'autre, invente la route. "Faut-il un nomadisme plus profond que celui des croisades, celui des vrais

[604] SAINT-SAENS, Isabelle. "Des camps en Europe aux camps de l'Europe". In *Multitudes*. Paris : Exils, Hiver 2004, n°19. Disponible en ligne sur : http://multitudes.samizdat.net/article.php3?id_article=1800 [consulté le 16 décembre 2005]